

Pierre Corneille

Clitandre

bibebook

Pierre Corneille

Clitandre

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Adresse



MONSEIGNEUR LE duc
de Longueville

MONSEIGNEUR,

Je prends avantage de ma
témérité ; et quelque
défiance que j'aie de

Clitandre, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vu la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s' imagine qu'à des personnes de votre rang, et à des esprits de l'excellence du vôtre, on présente rien qui ne soit de mise, puisqu'il est tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaises choses, et les savez si nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paraître plus de manque de jugement à vous les présenter qu'à les concevoir. Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudrait n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous

relève encore moins par-dessus le reste des hommes que votre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance n'ont reçu d'elle que ce qui leur était dû : c'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siècle qu'il semble que le ciel ne vous a fait naître prince qu'afin d'ôter au roi la gloire de choisir votre personne, et d'établir votre grandeur sur la seule reconnaissance de vos vertus : aussi, MONSEIGNEUR, ces considérations m'auraient intimidé, et ce cavalier n'eût jamais osé vous aller entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, et

comme assuré que vous l'aviez en quelque sorte d'estime, vu qu'il ne vous était pas tout à fait inconnu. C'est le même qui, par vos commandements, vous fut conter, il y a quelque temps, une partie de ses aventures, autant qu'en pouvaient contenir deux actes de ce poème encore tout informes et qui n'étaient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutait point encore son innocence, et ses contentements devaient être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse et l'autorité de son prince lui rendaient la possession de sa maîtresse presque infaillible ; ses faveurs

toutefois ne lui étaient point si chères que celles qu'il recevait de vous ; et jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie, et n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers ; il espère que vous le garantirez des autres, et que, comme il l'arracha du supplice qui l'allait perdre, vous le défendrez de l'envie, qui a déjà fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, MONSEIGNEUR, dont vous supplie très humblement celui qui n'est pas moins, par la force de son

inclination que par les obligations de
son devoir,


MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant
serviteur,

CORNEILLE.



Préface

OUR PEU DE souvenir qu'on ait de *Mélite*, il sera fort aisé de juger, après la lecture de ce poème, que peut-être jamais deux pièces ne partirent d'une même main plus différentes et d'invention et de style. Il ne faut pas moins d'adresse à réduire un grand sujet qu'à en déduire un petit ; et si

je m'étais aussi dignement acquitté de celui-ci qu'heureusement de l'autre, j'estimerais avoir, en quelque façon, approché de ce que demande Horace au poète qu'il instruit, quand il veut qu'il possède tellement ses sujets, qu'il en demeure toujours le maître, et les asservisse à soi-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets auront ici de quoi se satisfaire si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, et si la quantité d'intriques et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre

ma justification chez le libraire, et de reconnaître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vu représenter *Clitandre* qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables, vu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut, ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, et ôte presque l'entière intelligence de ces grands mouvements dont les pensées ne s'égarent point du fait, et ne sont que des raisonnements continus sur ce

qui s'est passé. Que si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle ; beaucoup la méprisent : pour moi, j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la règle des anciens, j'ai renversé leur ordre, vu qu'au lieu des messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent

à leurs personnages, j'ai mis les accidents mêmes sur la scène. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns ; et quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs et ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aie mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aie pris la beauté, sans tomber dans les incommodités que les Grecs et les Latins, qui l'ont suivie, n'ont su d'ordinaire, ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état

de me répondre, et que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout su, et que de leurs instructions on peut tirer les lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un pays fort rude, nous ont laissés à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, et n'attribuerai jamais au hasard ce qu'ils auront fait par science, ou par des règles particulières qu'ils se seront eux-

mêmes prescrites ; outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée, qu'une pièce de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de reprises, et s'imprimer tant de contraires mouvements, se puisse faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit notre imagination tumultuairement et sans notre aveu, ou comme d'un sonnet ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser par boutade, et sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jetée par dépit sur un tableau exprima parfaitement, après que

l'industrie du peintre n'en avait su venir à bout ; mais il ne se lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette sorte. Au reste, je laisse le lieu de ma scène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât ici qu'à nommer. Si mon sujet est véritable, j'ai raison de le taire ; si c'est une fiction, quelle apparence, pour suivre je ne sais quelle chorographie, de donner un soufflet à l'histoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, et d'en rapporter des aventures qui ne se lisent point dans les chroniques de leur royaume ? Ma scène est donc en un château d'un roi, proche d'une

forêt ; je n'en détermine ni la province ni le royaume ; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que si l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laissé que j'aie connues, et j'ai toujours cru que, pour belle que fût une pensée, tomber en soupçon de la tenir d'un autre, c'est l'acheter plus qu'elle ne vaut ; de sorte qu'en l'état que je donne cette pièce au public, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.



Argument



OSIDOR, FAVORI DU roi, était si passionnément aimé de deux des filles de la reine, Caliste et Dorise, que celle-ci en dédaignait Pymante, et celle-là Clitandre. Ses affections, toutefois, n'étaient que pour la première, de sorte que cette amour mutuelle n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre.

Ce cavalier était le mignon du prince, fils unique du roi, qui pouvait tout sur la reine sa mère, dont cette fille dépendait ; et de là procédaient les refus de la reine toutes les fois que Rosidor la suppliait d'agréer leur mariage. Ces deux demoiselles, bien que rivales, ne laissaient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignait que son amour n'était que par galanterie, et comme pour avoir de quoi répliquer aux importunités de Pymante. De cette façon, elle entra dans la confiance de Caliste, et se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnait plus de moyen de voir Rosidor, qui ne s'en éloignait

que le moins qu'il lui était possible. Cependant la jalousie la rongeaît au-dedans, et excitait en son âme autant de véritables mouvements de haine pour sa compagne qu'elle lui rendait de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roi, avec toute sa cour, s'était retiré en un château de plaisance proche d'une forêt, cette fille, entretenant en ces bois ses pensées mélancoliques, rencontra par hasard une épée : c'était celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avait été tué en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse, dans sa

profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, et à son retour conte à Caliste que Rosidor la trompe, qu'elle a découvert une secrète affection entre Hippolyte et lui, et enfin qu'ils avaient rendez-vous dans les bois le lendemain au lever du soleil pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les lui faire surprendre éveille la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober, et se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté, Pymante, résolu de se

défaire de Rosidor, comme du seul qui l'empêchait d'être aimé de Dorise, et ne l'osant attaquer ouvertement, à cause de sa faveur auprès du roi, dont il n'eût pu rapprocher, suborne Géronte, écuyer de Clitandre, et Lycaste, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avaient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par ce page, et eux trois le vont attendre masqués et déguisés en paysans. L'heure était la même que Dorise avait donnée à Caliste, à cause que l'un et l'autre voulaient

être assez tôt de retour pour se rendre au lever du roi et de la reine après le coup exécuté. Les lieux mêmes n'étaient pas fort éloignés ; de sorte que Rosidor, poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles comme Dorise avait l'épée à la main, prête de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, et blesse toujours en reculant, et tue enfin ce page, mais si malheureusement, que, retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et sans la reconnaître, il la lui arrache, passe tout d'un temps le tronçon de la

sienne en la main gauche, à guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi, se voyant désarmée par Rosidor ; et Caliste, sitôt qu'elle l'a reconnu, se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre, qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques et qu'il était venu dans ce bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce mouvement, il voit Caliste pâmée, et la croit morte : ses regrets avec ses plaies le font tomber en faiblesse. Caliste revient de

pâmoison, et s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un paysan, où elle lui bande ses blessures. Dorise désespérée, et n'osant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ces assassins, et s'accommode de celui de Géronte pour se mieux cacher. Pymante, qui allait rechercher les siens, et cependant, afin de mieux passer pour villageois, avait jeté son masque et son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Dorise se feint être un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occasion de se retirer de la cour, et le prie de le tenir là

quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échappatoire ; mais s'étant aperçu à ses discours qu'elle avait vu son crime, et d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fût Dorise, il accorde sa demande, et la mène en cette caverne, résolu, si c'était elle, de se servir de l'occasion, sinon d'ôter du monde un témoin de son forfait, en ce lieu où il était assuré de retrouver son épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui était demeuré dans les cheveux, il la reconnaît et se fait connaître à elle : ses offres de services sont aussi mal reçues que par le passé ; elle persiste toujours à ne vouloir chérir

que Rosidor. Pymante l'assure qu'il l'a tué ; elle entre en furie, qui n'empêche pas ce paysan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où, tâchant d'user de force, cette courageuse fille lui crève un œil de son poinçon ; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tourné en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein et de venger cette injure par sa mort, et d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avait pu se dérober si secrètement qu'il ne fût suivi de son écuyer Lysarque, à qui par importunité il conte le sujet de sa

sortie. Ce généreux serviteur, ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution, il rencontre un gentilhomme, son particulier ami, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venait de monter à cheval avec le prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude ; et ne sachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont de compagnie en avertir le roi. Le roi, qui ne voulait pas perdre ces cavaliers, envoie en même temps Cléon rappeler Clitandre de la chasse, et Lysarque

avec une troupe d'archers au lieu de l'assignation, afin que si Clitandre s'était échappé d'auprès du prince pour aller joindre son rival, il fût assez fort pour les séparer. Lysarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre, qu'il renvoie au roi par la moitié de ses archers, cependant qu'avec l'autre il suit une trace de sang qui le mène jusqu'au lieu où Rosidor et Caliste s'étaient retirés. La vue de ces corps fait soupçonner au roi quelque supercherie de la part de Clitandre, et l'aigrit tellement contre lui, qu'à son retour de la chasse il le fait mettre en prison, sans qu'on lui en dît même le sujet.

Cette colère s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé, qui, après le récit de ses aventures, présente au roi le cartel de Clitandre, signé de sa main (contrefaite toutefois) et rendu par son page : si bien que le roi, ne doutant plus de son crime, le fait venir en son conseil, où, quelque protestation que pût faire son innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils s'il attendait son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle ; et redoutant que le prince ne se prît à lui de la perte de ce cavalier qu'il

affectionnait, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempête surprend le prince à la chasse ; ses gens, effrayés de la violence des foudres et des orages, qui ça qui là cherchent où se cacher : si bien que, demeuré seul, un coup de tonnerre lui tue son cheval sous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un paysan poursuivait l'épée à la main (c'était Pymante et Dorise). Il était déjà terrassé, et près de recevoir le coup de la mort ; mais le prince, ne pouvant souffrir une action si méchante, tâche d'empêcher cet

assassinat. Pymante, tenant Dorise d'une main, le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour soi, après avoir été vu en cet équipage, que par sa mort. Dorise reconnaît le prince, et s'entrelace tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le prince saute aussitôt sur lui, et le désarme : l'ayant désarmé, il crie ses gens, et enfin deux veneurs paraissent chargés des vrais habits de Pymante, Dorise et Lycaste. Ils les lui présentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avait consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginaient, sans toucher à leurs

habits. C'est de là que Dorise prend occasion de se faire connaître au prince, et de lui déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le prince étonné commande à ses veneurs de garrotter Pymante avec les couples de leurs chiens : en même temps Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avait réduit en l'extrémité où il était. Cela lui fait reconnaître Pymante pour l'auteur de ces perfidies ; et l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au roi avec les criminels,

Pymante et Dorise, arrivés quelque temps après lui. Le roi venait de conclure avec la reine le mariage de Rosidor et de Caliste, sitôt qu'il serait guéri, dont Caliste était allée porter la nouvelle au blessé ; et après que le prince lui eut fait connaître l'innocence de Clitandre, il le reçoit à bras ouverts, et lui promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il lui avait pensé faire. De là il envoie Pymante à son conseil pour être puni, voulant voir par là de quelle façon ses sujets vengeraient un attentat fait sur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Dorise qui lui avait assuré la vie ; et la


voulant désormais favoriser en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor et Caliste viennent remercier le roi, qui les réconcilie avec Clitandre et Dorise, et invite ces derniers, voire même leur commande de s'entr'aimer, puisque lui et le prince le désirent, leur donnant jusqu'à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour

A deux couples d'amants les fruits de leur amour.



Examen

N VOYAGE QUE je fis à Paris pour voir le succès de Mélite, m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt et quatre heures : c'était l'unique règle que l'on connût en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient de peu d'effets, et de ce que le style en était trop familier.

Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avait les vraies beautés de théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans ses vingt et quatre heures), pleine d'incidents, et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout ; en quoi je réussis parfaitement. Le style en est véritablement plus fort que celui de l'autre ; mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes comme dans cette première ; mais ce n'était pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la scène en dût être

entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si désordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers acteurs. Rosidor et Caliste sont ceux qui le paraissent le plus par l'avantage de leur caractère et de leur amour mutuel : mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril ; et ce qu'ils disent au troisième et au cinquième ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achèvent. Pymante et Dorise y ont le plus grand emploi ; mais ce ne sont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, et dont même le premier en attente de

plus grands pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, et les dernières à le justifier, n'en peut être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, et ne parle pas même à cette maîtresse dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième acte languit, comme celui de Mélite, après la conclusion des épisodes, et n'a rien de surprenant, puisque, dès le quatrième, on devine tout ce qui doit arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui

est encore plus étrange que celui d'Eraste, et dont on n'a garde de se défier.

Le roi et le prince son fils y paraissent dans un emploi fort au-dessous de leur dignité : l'un n'y est que comme juge, et l'autre comme confident de son favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de passer pour défaut : aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fait une règle, qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, et

généralement un homme d'autorité, peut paraître sur le théâtre en trois façons : comme roi, comme homme et comme juge ; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paraît comme roi seulement, quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son trône ou de sa vie, qu'on attaque pour changer l'Etat, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière ; et c'est ainsi qu'Auguste agit dans Cinna, et Phocas dans Héraclius. Il paraît comme homme seulement quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre ou à vaincre, sans aucun péril

pour son Etat ; et tel est Grimoald dans les trois premiers actes de Pertharite, et les deux reines dans Don Sanche. Il ne paraît enfin que comme juge quand il est introduit sans aucun intérêt pour son Etat ni pour sa personne, ni pour ses affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce poème et dans le Cid ; et on ne peut désavouer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, et demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Aussi on ne le

donne jamais à représenter aux meilleurs acteurs ; mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second ou du troisième ordre. Il peut paraître comme roi et comme homme tout à la fois quand il a un grand intérêt Etat et une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans Rodogune, et Nicomède dans la tragédie qui porte son nom ; et c'est, à mon avis, la plus digne manière et la plus avantageuse de mettre sur la scène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, et ne manquent jamais d'être représentés par les premiers acteurs. Il ne me

vient point d'exemple en la mémoire où un roi paraisse comme homme et comme juge, avec un intérêt de passion pour lui, et un soin de régler ceux des autres sans aucun péril pour son Etat ; mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie et de Syrie que j'ai introduits, l'un dans Polyeucte et l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, et l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paraître comme hommes, agit si faiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un et l'autre de

conserver sa dignité, dont ils font tous deux leur capital ; et qu'ainsi on peut dire en rigueur qu'ils ne paraissent que comme gouverneurs qui craignent de se perdre, et comme juges qui, par cette crainte dominante, condamnent ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudraient conserver.

Les monologues sont trop longs et trop fréquents en cette pièce ; c'était une beauté en ce temps-là : les comédiens les souhaitaient, et croyaient y paraître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun ; et vous

n'en trouverez point dans Pompée, la Suite du Menteur, Théodore et Pertharite, ni dans Héraclius, Andromède, Œdipe et la Toison d'Or, à la réserve des stances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étendue, ou, si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans Méliite : il comprend un château d'un roi avec une forêt voisine, comme pourrait être celui de Saint-Germain, et est bien éloigné de l'exactitude que les sévères critiques y demandent.



Acteurs



LCANDRE, roi d'Ecosse.

Floridan, fils du roi.

Rosidor, favori du roi et
amant de Caliste.

Clitandre, favori du
prince Floridan, et amoureux aussi
de Caliste, mais dédaigné.

Pymante, amoureux de Dorise, et
dédaigné.

Caliste, maîtresse de Rosidor et de Clitandre.

Dorise, maîtresse de Pymante.

Lysarque, écuyer de Rosidor.

Géronte, écuyer de Clitandre.

Cléon, gentilhomme suivant la cour.

Lycaste, page de Clitandre.

Le Geôlier.

Trois archers. – Trois veneurs.

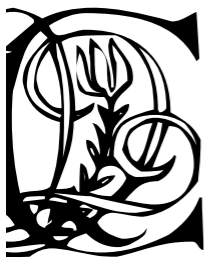
La scène est en un château du roi, proche d'une forêt.



Acte premier



Scène première



ALISTE

N'en doute plus, mon
cœur, un amant
hypocrite

Feignant de m'adorer,
brûle pour Hippolyte :

Dorise m'en a dit le secret rendez-
vous

Où leur naissante ardeur se cache

aux yeux de tous ;

Et pour les y surprendre elle m'y doit
conduire,

Sitôt que le soleil commencera de
luire.

Mais qu'elle est paresseuse à me
venir trouver !

La dormeuse m'oublie, et ne se peut
lever.

Toutefois, sans raison J'accuse sa
paresse :

La nuit, qui dure encor, fait que rien
ne la presse :

Ma jalouse fureur, mon dépit, mon
amour,

Ont troublé mon repos avant le point
du jour :

Mais elle, qui n'en fait aucune
expérience,

Etant sans intérêt, est sans
impatience.

Toi qui fais ma douleur, et qui fis
mon souci,

Ne tarde plus, volage, à te montrer
ici ;

Viens en hâte affermir ton indigne
victoire ;

Viens t'assurer l'éclat de cette
infâme gloire ;

Viens signaler ton nom par ton
manque de foi.

Le jour s'en va paraître ; affronteur,
hâte-toi.

Mais, hélas ! cher ingrat, adorable
parjure,

Ma timide voix tremble à te dire une
injure ;

Si j'écoute l'amour, il devient si
puissant,

Qu'en dépit de Dorise il te fait
innocent :

Je ne sais lequel croire, et j'aime tant
ce doute,

Que j'ai peur d'en sortir entrant dans

cette route.

Je crains ce que je cherche, et je ne
connais pas

De plus grand heur pour moi que d'y
perdre mes pas.

Ah, mes yeux ! si jamais vos
fonctions propices

A mon cœur amoureux firent de bons
services,

Apprenez aujourd'hui quel est votre
devoir :

Le moyen de me plaire est de me
décevoir ;

Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes
faussaires,

Vous êtes de mon heur les cruels
adversaires.

Et toi, soleil, qui vas, en ramenant le
jour,

Dissiper une erreur si chère à mon
amour,

Puisqu'il faut qu'avec toi ce que je
crains éclate,

Souffre qu'encore un peu l'ignorance
me flatte.

Mais je te parle en vain, et l'aube, de
ses rais,

A déjà reblanchi le haut de ces
forêts.

Si je puis me fier à sa lumière
sombre,

Dont l'éclat brille à peine et dispute
avec l'ombre,

J'entrevois le sujet de mon jaloux
ennui,

Et quelqu'un de ses gens qui conteste
avec lui.

Rentre, pauvre abusée, et cache-toi
de sorte

Que tu puisses l'entendre à travers
cette porte.



Scène II

Rosidor, Lysarque

Rosidor

Ce devoir, ou plutôt cette
importunité,

Au lieu de m'assurer de ta fidélité,

Marque trop clairement ton peu
d'obéissance.

Laisse-moi seul, Lysarque, une heure

en ma puissance ;

Que retiré du monde et du bruit de la
cour,

Je puisse dans ces bois consulter
mon amour ;

Que là Caliste seule occupe mes
pensées,

Et par le souvenir de ses faveurs
passées,

Assure mon espoir de celles que
j'attends ;

Qu'un entretien rêveur durant ce peu
de temps

M'instruise des moyens de plaire à
cette belle,

Allume dans mon cœur de nouveaux
feux pour elle :

Enfin, sans persister dans
l'obstination,

Laisse-moi suivre ici mon
inclination.

Lysarque

Cette inclination, qui jusqu'ici vous
mène,

A me la déguiser vous donne trop de
peine.

Il ne faut point, monsieur, beaucoup
l'examiner :

L'heure et le lieu suspects font assez

deviner

Qu'en même temps que vous
s'échappe quelque dame...

Vous m'entendez assez.

Rosidor

Juge mieux de ma flamme,

Et ne présume point que je manque
de foi

A celle que j'adore, et qui brûle pour
moi.

J'aime mieux contenter ton humeur
curieuse,

Qui par ces faux soupçons m'est trop
injurieuse.

Tant s'en faut que le change ait pour
moi des appas,

Tant s'en faut qu'en ces bois il attire
mes pas :

J'y vais... Mais pourrais-tu le savoir
et le taire ?

Lysarque

Qu'ai-je fait qui vous porte à
craindre le contraire ?

Rosidor

Tu vas apprendre tout ; mais aussi,
l'ayant su,

Avise à ta retraite. Hier, un cartel
reçu

De la part d'un rival...

Lysarque

Vous le nommez ?

Rosidor

Clitandre.

Au pied du grand rocher il me doit
seul attendre ;

Et là, l'épée au poing, nous verrons
qui des deux

Mérite d'embraser Caliste de ses feux

Lysarque

De sorte qu'un second...

Rosidor

Sans me faire une offense,

Ne peut se présenter à prendre ma
défense :

Nous devons seul à seul vider notre
débat.

Lysarque

Ne pensez pas sans moi terminer ce
combat :

L'écuyer de Clitandre est homme de
courage,

Il sera trop heureux que mon défi
l'engage

A s'acquitter vers lui d'un semblable
devoir,

Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

Rosidor

Ta volonté suffit ; va-t'en donc, et désiste

De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

Lysarque est seul.

Vous obéir ici me coûterait trop cher,
Et je serais honteux qu'on me pût reprocher

D'avoir su le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'être de la partie.



Scène III

Caliste

Qu'il s'en est bien défait ! qu'avec
dextérité

Le fourbe se prévaut de son
autorité !

Qu'il trouve un beau prétexte en ses
flammes éteintes !

Et que mon nom lui sert à colorer ses
feintes !

Il y va cependant, le perfide qu'il est !

Hippolyte le charme, Hippolyte lui
plaît ;

Et ses lâches désirs l'emportent où
l'appelle

Le cartel amoureux de sa flamme
nouvelle.



Scène IV

Caliste, Dorise

Caliste

Je n'en puis plus douter, mon feu
désabusé

Ne tient plus le parti de ce cœur
déguisé.

Allons, ma chère sœur, allons à la
vengeance,

Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance ;

Allons, et sans te mettre en peine de m'aider,

Ne prends aucun souci que de me regarder.

Pour en venir à bout, il suffit de ma rage ;

D'elle j'aurai la force ainsi que le courage ;

Et déjà, dépouillant tout naturel humain,

Je laisse à ses transports à gouverner ma main.

Vois-tu comme, suivant de si furieux

guides,

Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,

Et comme de fureur tous mes sens animés

Menacent les appas qui les avaient charmés ?

Dorise

Modère ces bouillons d'une âme colérée,

Ils sont trop violents pour être de durée ;

Pour faire quelque mal, c'est frapper de trop loin.

Réserve ton courroux tout entier au
besoin ;

Sa plus forte chaleur se dissipe en
paroles,

Ses résolutions en deviennent plus
molles :

En lui donnant de l'air, son ardeur
s'alentit.

Caliste

Ce n'est que faute d'air que le feu
s'amortit.

Allons, et tu verras qu'ainsi le mien
s'allume,

Que ma douleur aigrie en a plus
d'amertume,

Et qu'ainsi mon esprit ne fait que
s'exciter

A ce que ma colère a droit
d'exécuter.

Dorise, *seule*.

Si ma ruse est enfin de son effet
suivie,

Cette aveugle chaleur te va coûter la
vie :

Un fer caché me donne en ces lieux
écartés

La vengeance des maux que me font
tes beautés.

Tu m'ôtes Rosidor, tu possèdes son

âme :

Il n'a d'yeux que pour toi, que
mépris pour ma flamme ;

Mais puisque tous mes soins ne le
peuvent gagner,

J'en punirai l'objet qui m'en fait
dédaigner.



Scène V

Pymante, Géronte, sortant d'une grotte, déguisés en paysans.

Géronte

En ce déguisement on ne peut nous connaître,

Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître

Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,

Aux lieux où cette main lui garde un
coup mortel.

Vos vœux, si mal reçus de l'ingrate
Dorise,

Qui l'idolâtre autant comme elle
vous méprise,

Ne rencontreront plus aucun
empêchement.

Mais je m'étonne fort de son
aveuglement,

Et je ne comprends point cet
orgueilleux caprice

Qui fait qu'elle vous traite avec tant
d'injustice.

Vos rares qualités...

Pymante

Au lieu de me flatter,

Voyons si le projet ne saurait
avorter,

Si la supercherie...

Géronte

Elle est si bien tissée,

Qu'il faut manquer de sens pour
douter de l'issue.

Clitandre aime Caliste, et comme son
rival,

Il a trop de sujet de lui vouloir du
mal.

Moi que depuis dix ans il tient à son service,

D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice ;

Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,

A son dépit jaloux s'imputera soudain.

Pymante

Que ton subtil esprit a de grands avantages !

Mais le nom du porteur ?

Géronte

Lycaste, un de ses pages.

Pymante

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

Géronte

Lui-même, et le voici qui s'avance vers nous :

A force de courir il s'est mis hors d'haleine.



Scène VI

Pymante, Géronte, Lycaste, *aussi déguisé en paysan.*

Pymante

Eh bien ! est-il venu ?

Lycaste

N'en soyez plus en peine ;

Il est où vous savez, et tout bouffi d'orgueil,

Il n'y pense à rien moins qu'à son propre cercueil.

Pymante

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées !

(Lycaste les va quérir dans la grotte d'où ils sont sortis.)

Qu'il me tarde déjà que, dans son sang trempées,

Elles ne me font voir à mes pieds étendu

Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû !

Ah ! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre !

Mais pourquoi ces habits ? qui te les fait reprendre ?

(Lycaste leur présente à chacun un masque et une épée, et porte leurs habits).

Pour notre sûreté, portons-les avec nous,

De peur que, cependant que nous serons aux coups,

Quelque maraud, conduit par sa bonne aventure,

Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.

Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,

Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

Pymante

Prends-en donc même soin après la chose faite.

Lycaste

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

Pymante

Sus donc ! chacun déjà devrait être masqué.

Allons, qu'il tombe mort aussitôt qu'attaqué.



Scène VII

Cléon, Lysarque

Cléon

Réserve à d'autres temps cette
ardeur de courage

Qui rend de ta valeur un si grand
témoignage.

Ce duel que tu dis ne se peut
concevoir.

Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir

Que notre jeune prince enlevait à la chasse.

Lysarque

Tu les as vus passer ?

Cléon

Par cette même place.

Sans doute que ton maître a quelque occasion

Qui le fait t'éblouir par cette illusion.

Lysarque

Non, il parlait du cœur ; je connais

sa franchise.

Cléon

S'il est ainsi, je crains que par
quelque surprise

Ce généreux guerrier, sous le nombre
abattu,

Ne cède aux envieux que lui fait sa
vertu.

Lysarque

A présent il n'a point d'ennemis que
je sache ;

Mais, quelque événement que le
destin nous cache,

Si tu veux m'obliger, viens, de grâce,

avec moi,

Que nous donnions ensemble avis de
tout au roi.



Scène VIII

Caliste, Dorise

*Caliste, cependant que Dorise s'arrête
à chercher derrière un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance, et nous
serons à peine,

Si nous ne retournons, au lever de la
reine.

Je ne vois point mon traître,
Hippolyte non plus.

Dorise, tirant une épée de derrière ce buisson, et saisissant Caliste par le bras.

Voici qui va trancher tes soucis
superflus ;

Voici dont je vais rendre, aux dépens
de ta vie,

Et ma flamme vengée, et ma haine
assouvie.

Caliste

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu
veux m'épouvanter ;

Mais je te connais trop pour m'en
inquiéter,

Laisse la feinte à part, et mettons, je

te prie,

A les trouver bientôt toute notre
industrie.

Dorise

Va, va, ne songe plus à leurs fausses
amours,

Dont le récit n'était qu'une embûche
à tes jours :

Rosidor t'est fidèle, et cette feinte
amante

Brûle aussi peu pour lui que je fais
pour Pymante.

Caliste

Déloyale ! ainsi donc ton courage

inhumain...

Dorise

Ces injures en l'air n'arrêtent point
ma main.

Caliste

Le reproche honteux d'une action si
noire...

Dorise

Qui se venge en secret, en secret en
fait gloire.

Caliste

T'ai-je donc pu, ma sœur, déplaire en
quelque point ?

Dorise

Oui, puisque Rosidor t'aime et ne
m'aime point ;

C'est assez m'offenser que d'être ma
rivale.



Scène IX

Rosidor, Pymante, Géronte, Lycaste,
Caliste, Dorise

Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu lui fait relever son épée, et Rosidor paraît tout en sang, poursuivi par ces trois assassins masqués. En entrant, il tue Lycaste ; et retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que

tient Dorise ; et sans la reconnaître, il s'en saisit, et passe tout d'un temps le tronçon qui lui restait de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier, et met l'autre en fuite.

Rosidor

Meurs, brigand ! Ah, malheur ! cette
branche fatale

A rompu mon épée. Assassins...
Toutefois,

J'ai de quoi me défendre une seconde
fois.

Dorise, *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache

les armes ?

Ah ! qu'il me va causer de périls et de larmes !

Fuis, Dorise, et fuyant laisse-toi reprocher

Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'est le plus cher.

Caliste

C'est lui-même de vrai. Rosidor !
Ah ! je pâme,

Et la peur de sa mort ne me laisse point d'âme.

Adieu, mon cher espoir.

Rosidor, *après avoir tué Géronte.*

Celui-ci dépêché,

C'est de toi maintenant que j'aurai bon marché.

Nous sommes seul à seul. Quoi ! ton peu d'assurance

Ne met plus qu'en tes pieds sa dernière espérance ?

Marche sans emprunter d'ailes de ton effroi :

Je ne cours point après des lâches comme toi.

Il suffit de ces deux. Mais qui pourraient-ils être ?

Ah, ciel ! le masque ôté me les fait trop connaître !

Le seul Clitandre arma contre moi
ces voleurs ;

Celui-ci fut toujours vêtu de ses
couleurs ;

Voilà son écuyer, dont la pâleur
exprime

Moins de traits de la mort que
d'horreurs de son crime.

Et ces deux reconnus, je douterais en
vain

De celui que sa fuite a sauvé de ma
main.

Trop indigne rival, crois-tu que ton
absence

Donne à tes lâchetés quelque ombre
d'innocence,

Et qu'après avoir vu renverser ton
dessein,

Un désaveu démente et tes gens et
ton seing ?

Ne le présume pas ; sans autre
conjecture.

Je te rends convaincu de ta seule
écriture,

Sitôt que j'aurai pu faire ma plainte
au roi.

Mais quel piteux objet se vient offrir
à moi ?

Traîtres, auriez-vous fait sur un si

beau visage,

Attendant Rosidor, l'essai de votre
rage ?

C'est Caliste elle-même ! Ah, dieux,
injustes dieux !

Ainsi donc, pour montrer ce
spectacle à mes yeux,

Votre faveur barbare a conservé ma
vie !

Je n'en veux point chercher d'auteurs
que votre envie :

La nature, qui perd ce qu'elle a de
parfait,

Sur tout autre que vous eût vengé ce
forfait,

Et vous eût accablés, si vous n'étiez
ses maîtres.

Vous m'envoyez en vain ce fer contre
des traîtres.

Je ne veux point devoir mes
déplorables jours

A l'affreuse rigueur d'un si fatal
secours.

O vous qui me restez d'une troupe
ennemie

Pour marques de ma gloire et de son
infamie,

Blessures, hâtez-vous d'élargir vos
canaux,

Par où mon sang emporte et ma vie
et mes maux !

Ah ! pour l'être trop peu, blessures
trop cruelles,

De peur de m'obliger vous n'êtes pas
mortelles.

Eh quoi ! ce bel objet, mon aimable
vainqueur,

Avait-il seul le droit de me blesser au
cœur ?

Et d'où vient que la mort, à qui tout
fait hommage,

L'ayant si mal traité, respecte son
image ?

Noires divinités, qui tournez mon

fuseau,

Vous faut-il tant prier pour un coup
de ciseau ?

Insensé que je suis ! en ce malheur
extrême,

Je demande la mort à d'autres qu'à
moi-même ;

Aveugle ! je m'arrête à supplier en
vain,

Et pour me contenter j'ai de quoi
dans la main.

Il faut rendre ma vie au fer qui l'a
sauvée ;

C'est à lui qu'elle est due, il se l'est
réservée ;

Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir
mes malheurs,

C'est pour me le donner qu'il l'ôte à
des voleurs.

Poussons donc hardiment. Mais,
hélas ! cette épée

Coulant entre mes doigts, laisse ma
main trompée ;

Et sa lame, timide à procurer mon
bien,

Au sang des assassins n'ose mêler le
mien.

Ma faiblesse importune à mon trépas
s'oppose ;

En vain je m'y résous, en vain je m'y
dispose ;

Mon reste de vigueur ne peut
l'effectuer ;

J'en ai trop pour mourir, trop peu
pour me tuer :

L'un me manque au besoin, et l'autre
me résiste.

Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux
yeux de Caliste,

Les roses de son teint n'ont plus tant
de pâleur,

Et j'entends un soupir qui flatte ma
douleur.

Voyez, dieux inhumains, que, malgré

votre envie,

L'amour lui sait donner la moitié de
ma vie,

Qu'une âme désormais suffit à deux
amants.

Caliste

Hélas ! qui me rappelle à de
nouveaux tourments ?

Si Rosidor n'est plus, pourquoi
reviens-je au monde ?

Rosidor

O merveilleux effet d'une amour sans
seconde !

Caliste

Exécrable assassin qui rougis de son sang,

Dépêche comme à lui de me percer le flanc,

Prends de lui ce qui reste.

Rosidor

Adorable cruelle,

Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidèle ?

Caliste

Ne m'en fais point un crime ; encor pleine d'effroi,

Je ne t'ai méconnu qu'en songeant trop à toi.

J'avais si bien gravé là-dedans ton
image,

Qu'elle ne voulait pas céder à ton
visage.

Mon esprit, glorieux et jaloux de
l'avoir,

Enviait à mes yeux le bonheur de te
voir.

Mais quel secours propice a trompé
mes alarmes ?

Contre tant d'assassins qui t'a prêté
des armes ?

Rosidor

Toi-même, qui t'a mise à telle heure
en ces lieux,

Où je te vois mourir et revivre à mes yeux ?

Caliste

Quand l'amour une fois règne sur un courage...

Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village,

Où ces bouillons de sang se puissent arrêter ;

Là, j'aurai tout loisir de te le raconter,

Aux charges qu'à mon tour aussi l'on m'entretienne.

Rosidor

Allons ; ma volonté n'a de loi que la
tienne ;

Et l'amour, par tes yeux devenu tout-
puissant,

Rend déjà la vigueur à mon corps
languissant.

Caliste

Il donne en même temps une aide à ta
faiblesse,

Puisqu'il fait que la mienne auprès
de toi me laisse,

Et qu'en dépit du sort ta Caliste
aujourd'hui

A tes pas chancelants pourra servir
d'appui.



Acte II



Scène première

Pymante, *masqué*.

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,

Sur moi donc tout à coup fondent vos injustices,

Et trouvent à leurs traits si longtemps retenus,

Afin de mieux frapper, des chemins inconnus ?

Dites, que vous ont fait Rosidor ou
Pymante ?

Fournissez de raison, destins, qui me
démente ;

Dites ce qu'ils ont fait qui vous
puisse émouvoir

A partager si mal entre eux votre
pouvoir ?

Lui rendre contre moi l'impossible
possible

Pour rompre le succès d'un dessein
infaillible,

C'est prêter un miracle à son bras
sans secours,

Pour conserver son sang au péril de

mes jours.

Trois ont fondu sur lui sans le jeter
en fuite ;

A peine en m'y jetant moi-même je
l'évite ;

Loin de laisser la vie, il a su
l'arracher ;

Loin de céder au nombre, il l'a su
retrancher :

Toute votre faveur, à son aide
occupée,

Trouve à le mieux armer en rompant
son épée,

Et ressaisit ses mains, par celles du
hasard,

L'une d'une autre épée, et l'autre
d'un poignard.

O honte ! ô déplaisirs ! ô désespoir !
ô rage !

Ainsi donc un rival pris à mon
avantage

Ne tombe dans mes rets que pour les
déchirer !

Son bonheur qui me brave ose l'en
retirer,

Lui donne sur mes gens une prompte
victoire,

Et fait de son péril un sujet de sa
gloire !

Retournons animés d'un courage
plus fort,

Retournons, et du moins perdons-
nous dans sa mort.

Sortez de vos cachots, infernales
Furies ;

Apportez à m'aider toutes vos
barbaries ;

Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en
ce noir dessein

Qu'un sanglant désespoir me verse
dans le sein.

J'avais de point en point l'entreprise
tramée,

Comme dans mon esprit vous me

l'aviez formée ;

Mais contre Rosidor tout le pouvoir
humain

N'a que de la faiblesse ; il y faut
votre main.

En vain, cruelles sœurs, ma fureur
vous appelle ;

En vain vous armeriez l'enfer pour
ma querelle :

La terre vous refuse un passage à
sortir.

Ouvre du moins ton sein, terre, pour
m'engloutir ;

N'attends pas que Mercure avec son
caducée

M'en fasse après ma mort
l'ouverture forcée ;

N'attends pas qu'un supplice, hélas !
trop mérité,

Ajoute l'infamie à tant de lâcheté ;

Préviens-en la rigueur ; rends toi-
même justice

Aux projets avortés d'un si noir
artifice.

Mes cris s'en vont en l'air, et s'y
perdent sans fruit.

Dedans mon désespoir, tout me fuit
ou me nuit :

La terre n'entend point la douleur

qui me presse ;

Le ciel me persécute, et l'enfer me délaisse.

Affronte-les, Pymante, et sauve en dépit d'eux

Ta vie et ton honneur d'un pas si dangereux.

Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toi-même ;

Et, si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême.

Passes pour villageois dans un lieu si fatal ;

Et réservant ailleurs la mort de ton rival,

Fais que d'un même habit la
trompeuse apparence

Qui le mit en péril, te mette en
assurance.

Mais ce masque l'empêche, et me
vient reprocher

Un crime qu'il découvre au lieu de
me cacher.

Ce damnable instrument de mon
traître artifice,

Après mon coup manqué, n'en est
plus que l'indice,

Et ce fer qui tantôt, inutile en ma
main,

Que ma fureur jalouse avait armée en vain,

Sut si mal attaquer et plus mal me défendre,

N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.

(Il jette son masque et son épée dans la grotte.)

Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,

N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.

Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,

Dedans cette forêt je marcherai sans

crainte,

Tant que...



Scène II

Lysarque, Pymante, Archers

Lysarque

Mon grand ami !

Pymante

Monsieur ?

Lysarque

Viens çà ; dis-nous,

N'as-tu point ici vu deux cavaliers
aux coups ?

Pymante

Non, monsieur.

Lysarque

Ou l'un d'eux se sauver à la fuite ?

Pymante

Non, monsieur.

Lysarque

Ni passer dedans ces bois sans
suite ?

Pymante

Attendez, il y peut avoir quelque huit

jours...

Lysarque

Je parle d'aujourd'hui : laisse là ces discours ;

Réponds précisément.

Pymante

Pour aujourd'hui, je pense...

Toutefois, si la chose était de conséquence,

Dans le prochain village on saurait aisément...

Lysarque

Donnons jusques au lieu, c'est trop d'amusement.

Pymante, *seul*.

Ce départ favorable enfin me rend la
vie

Que tant de questions m'avaient
presque ravie.

Cette troupe d'archers aveugles en ce
point,

Trouve ce qu'elle cherche et ne s'en
saisit point ;

Bien que leur conducteur donne
assez à connaître

Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de
son maître,

J'échappe néanmoins en ce pas
hasardeux

D'aussi près de la mort que je me voyais d'eux.

Que j'aime ce péril, dont la vaine menace

Promettait un orage, et se tourne en bonace,

Ce péril qui ne veut que me faire trembler,

Ou plutôt qui se montre, et n'ose m'accabler !

Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée,

J'ai leur crédulité sous ces habits trompée !

De sorte qu'à présent deux corps
désanimés

Termineront l'exploit de tant de gens
armés,

Corps qui gardent tous deux un
naturel si traître,

Qu'encore après leur mort ils vont
trahir leur maître,

Et le faire l'auteur de cette lâcheté,

Pour mettre à ses dépens Pymante en
sûreté !

Mes habits, rencontrés sous les yeux
de Lysarque,

Peuvent de mes forfaits donner seuls
quelque marque ;

Mais s'il ne les voit pas, lors sans
aucun effroi

Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès
du roi,

Où je verrai tantôt avec effronterie

Clitandre convaincu de ma
supercherie.



Scène III

Lysarque, Archers

Lysarque *regarde les corps de
Géronte et de Lycaste.*

Cela ne suffit pas ; il faut chercher
encor,

Et trouver, s'il se peut, Clitandre ou
Rosidor.

Amis, Sa Majesté, par ma bouche
avertie

Des soupçons que j'avais touchant
cette partie,

Voudra savoir au vrai ce qu'ils sont
devenus.

Premier Archer

Pourrait-elle en douter ? Ces deux
corps reconnus

Font trop voir le succès de toute
l'entreprise.

Lysarque

Et qu'en présumes-tu ?

Premier Archer

Que malgré leur surprise,

Leur nombre avantageux, et leur

déguisement,

Rosidor de leurs mains se tire
heureusement,

Lysarque

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le
figures ;

Pour moi, je n'en conçois que de
mauvais augures,

Et présume plutôt que son bras
valeuroux

Avant que de mourir s'est immolé
ces deux.

Premier Archer

Mais où serait son corps ?

Lysarque

Au creux de quelque roche,

Où les traîtres, voyant notre troupe
si proche,

N'auront pas eu loisir de mettre
encor ceux-ci,

De qui le seul aspect rend le crime
éclairci.

Second Archer,

lui présentant les deux pièces
rompues de l'épée de Rosidor.

Monsieur, connaissez-vous ce fer et
cette garde ?

Lysarque

Donne-moi, que je voie. Oui, plus je
les regarde,

Plus j'ai par eux d'avis du déplorable
sort

D'un maître qui n'a pu s'en dessaisir
que mort.

Second Archer

Monsieur, avec cela j'ai vu dans cette
route

Des pas mêlés de sang distillé goutte
à goutte.

Lysarque

Suivons-les au hasard. Vous autres,
enlevez

Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.

(Lysarque et cet archer rentrent dans le bois, et le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.)



Scène IV

Floridan, Clitandre, Page

Floridan, *parlant à son page.*

Ce cheval trop fougueux
m'incommode à la chasse ;

Tiens-m'en un autre prêt, tandis
qu'en cette place,

A l'ombre des ormeaux l'un dans
l'autre enlacés,

Clitandre m'entretient de ses travaux
passés.

Qu'au reste, les veneurs, allant sur
leurs brisées,

Ne forcent pas le cerf, s'il est aux
reposées ;

Qu'ils prennent connaissance, et
pressent mollement,

Sans le donner aux chiens qu'à mon
commandement.

(Le page rentre.)

Achève maintenant l'histoire
commencée

De ton affection si mal récompensée.

Clitandre

Ce récit ennuyeux de ma triste
langueur,

Mon prince, ne vaut pas le tirer en
longueur ;

J'ai tout dit en un mot : cette fière
Caliste

Dans ses cruels mépris
incessamment persiste ;

C'est toujours elle-même ; et sous sa
dure loi,

Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve
pour moi.

Cependant qu'un rival, ses plus
chères délices,

Redouble ses plaisirs en voyant mes
supplices.

Floridan

Ou tu te plains à faux, ou,
puissamment épris,

Ton courage demeure insensible aux
mépris ;

Et je m'étonne fort comme ils n'ont
dans ton âme

Rétabli ta raison, ou dissipé ta
flamme.

Quelques charmes secrets mêlés
dans ses rigueurs

Etouffent en naissant la révolte des

cœurs ;

Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il
se dispose,

Murmurant de son mal, en adore la
cause.

Floridan

Mais puisque son dédain, au lieu de
te guérir,

Ranime ton amour, qu'il dût faire
mourir,

Sers-toi de mon pouvoir ; en ma
faveur, la reine

Tient et tiendra toujours Rosidor en
haleine ;

Mais son commandement dans peu,
si tu le veux,

Te met, à ma prière, au comble de tes
vœux.

Awise donc ; tu sais qu'un fils peut
tout sur elle.

Clitandre

Malgré tous les mépris de cette âme
cruelle,

Dont un autre a charmé les
inclinations,

J'ai toujours du respect pour ses
perfections,

Et je serais marri qu'aucune
violence...

Floridan

L'amour sur le respect emporte la balance.

Clitandre

Je brûle ; et le bonheur de vaincre ses froideurs,

Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs ;

Je ne la veux gagner qu'à force de services.

Floridan

Tandis, tu veux donc vivre en d'éternels supplices ?

Clitandre

Tandis, ce m'est assez qu'un rival
préfér

N'obtient, non plus que moi, le
succès espéré.

A la longue ennuyés, la moindre
négligence

Pourra de leurs esprits rompre
l'intelligence ;

Un temps bien pris alors me donne
en un moment

Ce que depuis trois ans je poursuis
vainement.

Mon prince, trouvez bon...

Floridan

N'en dis pas davantage ;

Celui-ci qui me vient faire quelque
message,

Apprendrait malgré toi l'état de tes
amours.



Scène V

Floridan, Clitandre, Cléon

Cléon

Pardonnez-moi, seigneur, si je romps
vos discours ;

C'est en obéissant au roi qui me
l'ordonne,

Et rappelle Clitandre auprès de sa
personne.

Floridan

Qui ?

Cléon

Clitandre, seigneur.

Floridan

Et que lui veut le roi ?

Cléon

De semblables secrets ne s'ouvrent
pas à moi.

Floridan

Je n'en sais que penser ; et la cause
incertaine

De ce commandement tient mon

esprit en peine.

Pourrai-je me résoudre à te laisser aller

Sans savoir les motifs qui te font rappeler ?

Clitandre

C'est, à mon jugement, quelque prompt entreprise,

Dont l'exécution à moi seul est remise ;

Mais, quoi que là-dessus j'ose m'imaginer,

C'est à moi d'obéir sans rien examiner.

Floridan

J'y consens à regret : va, mais qu'il te souviennne

Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne ;

Et si tu veux m'ôter de cette anxiété,

Que j'en sache au plus tôt toute la vérité.

Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chasse prête

N'attend que ma présence à relancer la bête.



Scène VI



DORISE *achevant de vêtir
l'habit de Géronte qu'elle
avait trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse,
achève de vêtir

Ce que ton mauvais sort
laisse à te garantir.

Si de tes trahisons la jalouse
impuissance

Sut donner un faux crime à la même
innocence,

Recherche maintenant, par un plus
juste effet,

Une fausse innocence à cacher ton
forfait.

Quelle honte importune au visage te
monte

Pour un sexe quitté dont tu n'es que
de honte ?

Il t'abhorre lui-même ; et ce
déguisement,

En le désavouant, l'oblige
pleinement.

Après avoir perdu sa douceur

naturelle,

Dépouille sa pudeur, qui te messied
sans elle ;

Dérobe tout d'un temps, par ce crime
nouveau,

Et l'autre aux yeux du monde, et ta
tête au bourreau.

Si tu veux empêcher ta perte
inévitabile,

Deviens plus criminelle, et parais
moins coupable.

Par une fausseté tu tombes en
danger,

Par une fausseté sache t'en dégager.

Fausseté détestable, où me viens-tu
réduire ?

Honteux déguisement, où me vas-tu
conduire ?

Ici de tous côtés l'effroi suit mon
erreur,

Et j'y suis à moi-même une nouvelle
horreur :

L'image de Caliste à ma fureur
soustraite

Y brave fièrement ma timide retraite,
Encor si son trépas, secondant mon
désir,

Mêlait à mes douleurs l'ombre d'un
faux plaisir !

Mais tels sont les excès du malheur
qui m'opprime,

Qu'il ne m'est pas permis de jouir de
mon crime ;

Dans l'état pitoyable où le sort me
réduit,

J'en mérite la peine et n'en ai pas le
fruit ;

Et tout ce que j'ai fait contre mon
ennemie

Sert à croître sa gloire avec mon
infamie.

N'importe, Rosidor de mes cruels
destins

Tient de quoi repousser ses lâches
assassins.

Sa valeur, inutile en sa main
désarmée,

Sans moi ne vivrait plus que chez la
renommée :

Ainsi rien désormais ne pourrait
m'enflammer ;

N'ayant plus que haïr, je n'aurais
plus qu'aimer.

Fâcheuse loi du sort qui s'obstine à
ma peine,

Je sauve mon amour, et je manque à
ma haine.

Ces contraires succès, demeurant

sans effet,

Font naître mon malheur de mon
heur imparfait.

Toutefois l'orgueilleux pour qui mon
cœur soupire

De moi seule aujourd'hui tient le jour
qu'il respire :

Il m'en est redevable, et peut-être à
son tour

Cette obligation produira quelque
amour.

Dorise, à quels penses ton espoir se
ravale !

S'il vit par ton moyen, c'est pour une
rivale.

N'attends plus, n'attends plus que
haine de sa part ;

L'offense vint de toi, le secours, du
hasard.

Malgré les vains efforts de ta ruse
traîtresse,

Le hasard, par tes mains, le rend à sa
maîtresse.

Ce péril mutuel qui conserve leurs
jours

D'un contre-coup égal va croître
leurs amours.

Heureux couple d'amants que le
destin assemble,

Qu'il expose en péril, qu'il en retire
ensemble !



Scène VII

Pymante, Dorise

Pymante, la prenant pour Géronte, et l'embrassant.

O dieux ! voici Géronte, et je le croyais mort.

Malheureux compagnon de mon funeste sort...

Dorise, croyant qu'il la prend pour Rosidor, et qu'en l'embrassant il la

poignarde.

Ton œil t'abuse. Hélas ! misérable,
regarde

Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me
poignarde.

Pymante

Ne crains pas, cher ami, ce funeste
accident,

Je te connais assez, je suis... Mais,
impudent,

Où m'allait engager mon erreur
indiscreète ?

Monsieur, pardonnez-moi la faute
que j'ai faite.

Un berger d'ici près a quitté ses
brebis

Pour s'en aller au camp presque en
pareils habits ;

Et d'abord vous prenant pour ce
mien camarade,

Mes sens d'aise aveuglés ont fait
cette escapade.

Ne craignez point au reste un pauvre
villageois

Qui seul et désarmé court à travers
ces bois.

D'un ordre assez précis l'heure
presque expirée

Me défend des discours de plus

longue durée.

A mon empressement pardonnez cet
adieu ;

Je perdrais trop, monsieur, à tarder
en ce lieu.

Dorise

Ami, qui que tu sois, si ton âme
sensible

A la compassion peut se rendre
accessible,

Un jeune gentilhomme implore ton
secours ;

Prends pitié de mes maux pour trois
ou quatre jours ;

Durant ce peu de temps, accorde une
retraite

Sous ton chaume rustique à ma fuite
secrète :

D'un ennemi puissant la haine me
poursuit,

Et n'ayant pu qu'à peine éviter cette
nuit...

Pymante

L'affaire qui me presse est assez
importante

Pour ne pouvoir, monsieur, répondre
à votre attente.

Mais si vous me donniez le loisir
d'un moment,

Je vous assurerais d'être ici
promptement ;

Et j'estime qu'alors il me serait facile
Contre cet ennemi de vous faire un
asile.

Dorise

Mais, avant ton retour, si quelque
instant fatal

M'exposait par malheur aux yeux de
ce brutal,

Et que l'empotement de son humeur
altière...

Pymante

Pour ne rien hasarder, cachez-vous là

derrière.

Dorise

Souffre que je te suive, et que mes
tristes pas...

Pymante

J'ai des secrets, monsieur, qui ne le
souffrent pas,

Et ne puis rien pour vous, à moins
que de m'attendre.

Avisez au parti que vous avez à
prendre.

Dorise

Va donc, je t'attendrai.

Pymante

Cette touffe d'ormeaux

Vous pourra cependant couvrir de
ses rameaux.



Scène VIII

Pymante

Enfin, grâces au ciel, ayant su m'en
défaire,

Je puis seul aviser à ce que je dois
faire.

Qui qu'il soit, il a vu Rosidor
attaqué,

Et sait assurément que nous l'avons
manqué ;

N'en étant point connu, je n'en ai
rien à craindre,

Puisqu'ainsi déguisé tout ce que je
veux feindre

Sur son esprit crédule obtient un tel
pouvoir.

Toutefois plus j'y songe, et plus je
pense voir,

Par quelque grand effet de vengeance
divine,

En ce faible témoin l'auteur de ma
ruine :

Son indice douteux, pour peu qu'il

ait de jour,

N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.

Simple ! j'ai peur encor que ce malheur m'avienne,

Et je puis éviter ma perte par la sienne !

Et mêmes on dirait qu'un antre tout exprès

Me garde mon épée au fond de ces forêts :

C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire ;

C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.

Je ne m'y puis résoudre ; un reste de
pitié

Violente mon cœur à des traits
d'amitié ;

En vain je lui résiste et tâche à me
défendre

D'un secret mouvement que je ne
puis comprendre :

Son âge, sa beauté, sa grâce, son
maintien,

Forcent mes sentiments à lui vouloir
du bien ;

Et l'air de son visage a quelque
mignardise

Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.

Ah ! que tant de malheurs m'auraient favorisé,

Si c'était elle-même en habit déguisé !

J'en meurs déjà de joie, et mon âme ravie

Abandonne le soin du reste de ma vie.

Je ne suis plus à moi, quand je viens à penser

A quoi l'occasion me pourrait dispenser.

Quoi qu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,

Je porte du respect à ce qui lui
ressemble.

Misérable Pymante, ainsi donc tu te
perds !

Encor qu'il tienne un peu de celle que
tu sers,

Etouffe ce témoin pour assurer ta
tête ;

S'il est, comme il le dit, battu d'une
tempête,

Au lieu qu'en ta cabane il cherche
quelque port,

Fais que dans cette grotte il
rencontre sa mort.

Modère-toi, cruel ; et plutôt examine
Sa parole, son teint, et sa taille, et sa
mine :

Si c'est Dorise, alors révoque cet
arrêt ;

Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.



Acte III



Scène première

Alcandre, Rosidor, Caliste, un Prévôt

Alcandre

L'admirable rencontre a mon âme
ravie

De voir que deux amants s'entre-
doivent la vie,

De voir que ton péril la tire de
danger,

Que le sien te fournit de quoi t'en
dégager,

Qu'à deux desseins divers la même
heure choisie

Assemble en même lieu pareille
jalousie,

Et que l'heureux malheur qui vous a
menacés

Avec tant de justesse a ses temps
compassés !

Rosidor

Sire, ajoutez du ciel l'occulte
providence :

Sur deux amants il verse une même
influence ;

Et comme l'un par l'autre il a su
nous sauver,

Il semble l'un pour l'autre exprès
nous conserver.

Alcandre

Je t'entends, Rosidor ; par là tu me
veux dire

Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté
conspire,

Et ne s'oppose pas à ses justes
décrets,

Qu'il vient de témoigner par tant
d'avis secrets.

Eh bien ! je veux moi-même en parler

à la reine ;

Elle se fléchira, ne t'en mets pas en
peine.

Achève seulement de me rendre
raison

De ce qui t'arriva depuis sa
pâmoison.

Rosidor

Sire, un mot désormais suffit pour ce
qui reste.

Lysarque et vos archers depuis ce
lieu funeste

Se laissèrent conduire aux traces de
mon sang,

Qui, durant le chemin, me dégouttait
du flanc ;

Et me trouvant enfin dessous un toit
rustique,

Ranimé par les soins de son amour
pudique,

Leurs bras officieux m'ont ici
rapporté,

Pour en faire ma plainte à Votre
Majesté.

Non pas que je soupire après une
vengeance

Qui ne peut me donner qu'une fausse
allégeance :

Le prince aime Clitandre, et mon

respect consent

Que son affection le déclare
innocent ;

Mais si quelque pitié d'une telle
infortune

Peut souffrir aujourd'hui que je vous
importune,

Otant par un hymen l'espoir à mes
rivaux,

Sire, vous taririez la source de nos
maux.

Alcandre

Tu fuis à te venger ; l'objet de ta
maîtresse

Fait qu'un tel désir cède à l'amour
qui te presse ;

Aussi n'est-ce qu'à moi de punir ces
forfaits,

Et de montrer à tous par de
puissants effets

Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre
à moi-même :

Tant je veux que chacun respecte ce
que j'aime !

Je le ferai bien voir. Quand ce perfide
tour

Aurait eu pour objet le moindre de
ma cour,

Je devrais au public, par un honteux

supplice,

De telles trahisons l'exemplaire
justice.

Mais Rosidor surpris, et blessé
comme il l'est,

Au devoir d'un vrai roi joint mon
propre intérêt.

Je lui ferai sentir, à ce traître
Clitandre,

Quelque part que le prince y puisse
ou veuille prendre,

Combien mal à propos sa folle vanité

Croyait dans sa faveur trouver
l'impunité.

Je tiens cet assassin ; un soupçon
véritable,

Que m'ont donné les corps d'un
couple détestable,

De son lâche attentat m'avait si bien
instruit,

Que déjà dans les fers il en reçoit le
fruit.

Toi, qu'avec Rosidor le bonheur a
sauvée,

Tu te peux assurer que, Dorise
trouvée,

Comme ils avaient choisi même
heure à votre mort,

En même heure tous deux auront un

même sort.

Caliste

Sire, ne songez pas à cette
misérable ;

Rosidor garanti me rend sa
redevable ;

Et je me sens forcée à lui vouloir du
bien

D'avoir à votre Etat conservé ce
soutien.

Alcandre

Le généreux orgueil des âmes
magnanimes

Par un noble dédain sait pardonner

les crimes ;

Mais votre aspect m'emporte à
d'autres sentiments,

Dont je ne puis cacher les justes
mouvements ;

Ce teint pâle à tous deux me rougit
de colère,

Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir
me déplaire.

Rosidor

Mais, sire, que sait-on ? peut-être ce
rival,

Qui m'a fait, après tout, plus de bien
que de mal,

Sitôt qu'il vous plaira d'écouter sa
défense,

Saura de ce forfait purger son
innocence.

Alcandre

Et par où la purger ? Sa main d'un
trait mortel

A signé son arrêt en signant ce
cartel.

Peut-il désavouer ce qu'assure un tel
gage,

Envoyé de [sa] part, et rendu par son
page ?

Peut-il désavouer que ses gens
déguisés

De son commandement ne soient autorisés ?

Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la boue,

L'autre, aussitôt que pris, se verra sur la roue ;

Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,

Ce jour que nous voyons lui sera le dernier.

Qu'on l'amène au conseil ; par forme il faut l'entendre,

Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.

Toi, pense à te guérir, et crois que
pour le mieux,

Je ne veux pas montrer ce perfide à
tes yeux :

Sans doute qu'aussitôt qu'il se ferait
paraître,

Ton sang rejaillirait au visage du
traître.

Rosidor

L'apparence déçoit, et souvent on a
vu

Sortir la vérité d'un moyen imprévu,

Bien que la conjecture y fût encor
plus forte ;

Du moins, sire, apaisez l'ardeur qui vous transporte ;

Que, l'âme plus tranquille et l'esprit plus remis,

Le seul pouvoir des lois perde nos ennemis.

Alcandre

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.

Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies.

Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.

Derechef, ne prends soin que de ta guérison.



Scène II

Rosidor, Caliste

Rosidor

Ah ! que ce grand courroux
sensiblement m'afflige !

Caliste

C'est ainsi que le roi, te refusant,
t'oblige :

Il te donne beaucoup en ce qu'il

t'interdit,

Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton
crédit.

On voit dans ces refus une marque
certaine

Que contre Rosidor toute prière est
vaine.

Ses violents transports sont
d'assurés témoins

Qu'il t'écouterait mieux s'il te
chérissait moins.

Mais un plus long séjour pourrait ici
te nuire :

Ne perdons plus de temps ; laisse-
moi te conduire

Jusque dans l'antichambre où
Lysarque t'attend,

Et montre désormais un esprit plus
content.

Rosidor

Si près de te quitter...

Caliste

N'achève pas ta plainte.

Tous deux nous ressentons cette
commune atteinte ;

Mais d'un fâcheux respect la
tyrannique loi

M'appelle chez la reine et m'éloigne
de toi.

Il me lui faut conter comme l'on m'a
surprise,

Excuser mon absence en accusant
Dorise ;

Et lui dire comment, par un cruel
destin,

Mon devoir auprès d'elle a manqué
ce matin.

Rosidor

Va donc, et quand son âme, après la
chose sue,

Fera voir la pitié qu'elle en aura
conçue,

Figure-lui si bien Clitandre tel qu'il
est

Qu'elle n'ose en ses feux prendre
plus d'intérêt.

Caliste

Ne crains pas désormais que mon
amour s'oublie ;

Répare seulement ta vigueur
affaiblie :

Sache bien te servir de la faveur du
roi,

Et pour tout le surplus repose-t'en
sur moi.



Scène III

Clitandre, *en prison.*

Je ne sais si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque
tromperie ;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma
confusion,
Que je ne prenne tout pour une
illusion.

Clitandre prisonnier ! je n'en fais pas
croyable

Ni l'air sale et puant d'un cachot
effroyable

Ni de ce faible jour l'incertaine
clarté,

Ni le poids de ces fers dont je suis
arrêté ;

Je les sens, je les vois ; mais mon
âme innocente

Dément tous les objets que mon œil
lui présente

Et, le désavouant, défend à ma
raison

De me persuader que je sois en

prison.

Jamais aucun forfait, aucun dessein
infâme

N'a pu souiller ma main, ni glisser
dans mon âme ;

Et je suis retenu dans ces funestes
lieux !

Non, cela ne se peut : vous vous
trompez, mes yeux ;

J'aime mieux rejeter vos plus clairs
témoignages,

J'aime mieux démentir ce qu'on me
fait d'outrages,

Que de m'imaginer, sous un si juste
roi,

Qu'on peuple les prisons d'innocents
comme moi.

Cependant je m'y trouve ; et bien que
ma pensée

Recherche à la rigueur ma conduite
passée,

Mon exacte censure a beau
l'examiner,

Le crime qui me perd ne se peut
deviner ;

Et quelque grand effort que fasse ma
mémoire,

Elle ne me fournit que des sujets de
gloire.

Ah ! prince, c'est quelqu'un de vos
faveurs jaloux

Qui m'impute à forfait d'être chéri
de vous.

Le temps qu'on m'en sépare, on le
donne à l'envie,

Comme une liberté d'attenter sur ma
vie.

Le cœur vous le disait, et je ne sais
comment

Mon destin me poussa dans cet
aveuglement

De rejeter l'avis de mon dieu
tutélaire ;

C'est là ma seule faute, et c'en est le

salaire,

C'en est le châtement que je reçois
ici.

On vous venge, mon prince, en me
traitant ainsi ;

Mais vous saurez montrer,
embrassant ma défense,

Que qui vous venge ainsi
puissamment vous offense,

Les perfides auteurs de ce complot
maudit,

Qu'à me persécuter votre absence
enhardit,

A votre heureux retour verront que
ces tempêtes,

Clitandre préservé, n'abattront que
leurs têtes.

Mais on ouvre, et quelqu'un, dans
cette sombre horreur,

Par son visage affreux redouble ma
terreur.



Scène IV

Clitandre, le Geôlier

Le Geôlier

Permettez que ma main de ces fers
vous détache.

Clitandre

Suis-je libre déjà ?

Le Geôlier

Non encor, que je sache.

Clitandre

Quoi ! ta seule pitié s'y hasarde pour moi ?

Le Geôlier

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au roi.

Clitandre

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,

Et quel lâche imposteur ainsi me persécute ?

Le Geôlier

Descendons : Un prévôt, qui vous attend là-bas,

Vous pourra mieux que moi
contenter sur ce cas.



Scène V

Pymante, Dorise

Pymante, regardant une aiguille qu'elle avait laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.

En vain pour m'éblouir vous usez de la ruse,

Mon esprit, quoique lourd, aisément ne s'abuse :

Ce que vous me cachez, je le lis dans

vos yeux.

Quelque revers d'amour vous
conduit en ces lieux ;

N'est-il pas vrai, monsieur ? et même
cette aiguille

Sent assez les faveurs de quelque
belle fille :

Elle est, ou je me trompe, un gage de
sa foi.

Dorise

O malheureuse aiguille ! Hélas ! c'est
fait de moi.

Pymante

Sans doute votre plaie à ce mot s'est

rouverte.

Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte ?

Vous aurait-elle bien pour un autre quitté,

Et payé vos ardeurs d'une infidélité ?

Vous ne répondez point ; cette rougeur confuse,

Quoique vous vous taisiez, clairement vous accuse.

Brisons là : ce discours vous fâcherait enfin,

Et c'était pour tromper la longueur du chemin,

Qu'après plusieurs discours, ne
sachant que vous dire,

J'ai touché sur un point dont votre
cœur soupire,

Et de quoi fort souvent on aime
mieux parler

Que de perdre son temps à des
propos en l'air.

Dorise

Ami, ne porte plus la sonde en mon
courage :

Ton entretien commun me charme
davantage ;

Il ne peut me lasser, indifférent qu'il
est ;

Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.

Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naissance
est trop vile ;

Tu n'as de villageois que l'habit et le
rang ;

Tes rares qualités te font d'un autre
sang ;

Même, plus je te vois, plus en toi je
remarque

Des traits pareils à ceux d'un
cavalier de marque :

Il s'appelle Pymante, et ton air et ton

port

Ont avec tous les siens un
merveilleux rapport.

Pymante

J'en suis tout glorieux, et de ma part
je prise

Votre rencontre autant que celle de
Dorise,

Autant que si le ciel, apaisant sa
rigueur,

Me faisait maintenant un présent de
son cœur.

Dorise

Qui nommes-tu Dorise ?

Pymante

Une jeune cruelle

Qui me fuit pour un autre.

Dorise

Et ce rival s'appelle ?

Pymante

Le berger Rosidor.

Dorise

Ami, ce nom si beau

Chez vous donc se profane à garder
un troupeau ?

Pymante

Madame, il ne faut plus que mon feu

vous déguise

Que sous ces faux habits il reconnaît
Dorise.

Je ne suis point surpris de me voir
dans ces bois

Ne passer à vos yeux que pour un
villageois ;

Votre haine pour moi fut toujours
assez forte

Pour déferer sans peine à l'habit que
je porte.

Cette fausse apparence aide et suit
vos mépris ;

Mais cette erreur vers vous ne m'a
jamais surpris ;

Je sais trop que le ciel n'a donné
l'avantage

De tant de raretés qu'à votre seul
visage,

Sitôt que je l'ai vu, j'ai cru voir en
ces lieux

Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos
dieux ;

Et si j'ai quelque temps feint de vous
méconnaître

En vous prenant pour tel que vous
vouliez paraître,

Admirez mon amour, dont la
discrétion

Rendait à vos désirs cette
submission,

Et disposez de moi, qui borne mon
envie

A prodiguer pour vous tout ce que
j'ai de vie.

Dorise

Pymante, eh quoi ! faut-il qu'en l'état
où je suis

Tes importunités augmentent mes
ennuis ?

Faut-il que dans ce bois ta rencontre
funeste

Vienne encor m'arracher le seul bien
qui me reste,

Et qu'ainsi mon malheur au dernier
point venu

N'ose plus espérer de n'être pas
connu ?

Pymante

Voyez comme le ciel égale nos
fortunes,

Et comme, pour les faire entre nous
deux communes,

Nous réduisant ensemble à ces
déguisements,

Il montre avoir pour nous de pareils
mouvements.

Dorise

Nous changeons bien d'habits, mais
non pas de visages ;

Nous changeons bien d'habits, mais
non pas de courages ;

Et ces masques trompeurs de nos
conditions

Cachent, sans les changer, nos
inclinations.

Pymante

Me négliger toujours, et pour qui
vous néglige !

Dorise

Que veux-tu ? son mépris plus que
ton feu m'oblige ;

J'y trouve, malgré moi, je ne sais
quel appas,

Par où l'ingrat me tue, et ne
m'offense pas.

Pymante

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si
frivole

Pour cet ingrat amant qui n'est plus
qu'une idole ?

Dorise

Qu'une idole ! Ah ! ce mot me donne
de l'effroi.

Rosidor une idole ! Ah ! perfide, c'est
toi,

Ce sont tes trahisons qui
l'empêchent de vivre.

Je t'ai vu dans ce bois moi-même le
poursuivre,

Avantagé du nombre, et vêtu de
façon

Que ce rustique habit effaçait tout
soupçon :

Ton embûche a surpris une valeur si
rare.

Pymante

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce
barbare,

De cet heureux ingrat, si cruel envers
vous,

Qui, maintenant par terre et percé de
mes coups,

Epreuve par sa mort comme un
amant fidèle

Venge votre beauté du mépris qu'on
fait d'elle.

Dorise

Monstre de la nature, exécration
bourreau,

Après ce lâche coup qui creuse mon
tombeau,

D'un compliment railleur ta malice
me flatte !

Fuis, fuis, que dessus toi ma

vengeance n'éclate.

Ces mains, ces faibles mains que
vont armer les dieux,

N'auront que trop de force à
t'arracher les yeux,

Que trop à t'imprimer sur ce hideux
visage

En mille traits de sang les marques
de ma rage.

Pymante

Le courroux d'une femme, impétueux
d'abord,

Promet tout ce qu'il ose à son
premier transport ;

Mais comme il n'a pour lui que sa
seule impuissance

A force de grossir il meurt en sa
naissance ;

Ou s'étouffant soi-même, à la fin ne
produit

Que point ou peu d'effet après
beaucoup de bruit.

Dorise

Va, va, ne prétends pas que le mien
s'adoucisse :

Il faut que ma fureur ou l'enfer te
punisse ;

Le reste des humains ne saurait
inventer

De gêne qui te puisse à mon gré
tourmenter.

Si tu ne crains mes bras, crains de
meilleures armes ;

Crains tout ce que le ciel m'a départi
de charmes :

Tu sais quelle est leur force, et ton
cœur la ressent ;

Crains qu'elle ne m'assure un
vengeur plus puissant.

Ce courroux, dont tu ris, en fera la
conquête

De quiconque mettra à ma haine
exposera ta tête,

De quiconque mettra ma vengeance
en mon choix.

Adieu : j'en perds le temps à crier
dans ce bois :

Mais tu verras bientôt si je vaux
quelque chose,

Et si ma rage en vain se promet ce
qu'elle ose.

Pymante

J'aime tant cette ardeur à me faire
périr,

Que je veux bien moi-même avec
vous y courir.

Dorise

Traître ! ne me suis point.

Pymante

Prendre seule la fuite !

Vous vous égareriez à marcher sans
conduite ;

Et d'ailleurs votre habit, où je ne
comprends rien,

Peut avoir du mystère aussi bien que
le mien.

L'asile dont tantôt vous faisiez la
demande

Montre quelque besoin d'un bras qui
vous défende ;

Et mon devoir vers vous serait mal

acquitté,

S'il ne vous avait mise en lieu de sûreté.

Vous pensez m'échapper quand je vous le témoigne ;

Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.

L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures lois,

Sait trop ce qu'il vous doit, et ce que je me dois.



Acte IV



Scène première

Pymante, Dorise

Dorise

Je te le dis encor, tu perds temps à
me suivre ;

Souffre que de tes yeux ta pitié me
délivre :

Tu redoubles mes maux par de tels
entretiens.

Pymante

Prenez à votre tour quelque pitié des
miens,

Madame, et tarissez ce déluge de
larmes ;

Pour rappeler un mort ce sont de
faibles armes ;

Et, quoi que vous conseille un inutile
ennui,

Vos cris et vos sanglots ne vont
point jusqu'à lui.

Dorise

Si mes sanglots ne vont où mon cœur
les envoie,

Du moins par eux mon âme y
trouvera la voie ;

S'il lui faut un passage afin de
s'envoler,

Ils le lui vont ouvrir en le fermant à
l'air.

Sus donc, sus, mes sanglots !
redoublez vos secousses :

Pour un tel désespoir vous les avez
trop douces :

Faites pour m'étouffer de plus
puissants efforts.

Pymante

Ne songez plus, madame, à rejoindre
les morts ;

Pensez plutôt à ceux qui n'ont point
d'autre envie

Que d'employer pour vous le reste de
leur vie ;

Pensez plutôt à ceux dont le service
offert

Accepté vous conserve, et refusé
vous perd.

Dorise

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir
par ton crime ?

Qu'innocent méprisé, coupable je
t'estime ?

A ce compte, tes feux n'ayant pu

m'émouvoir,

Ta noire perfidie obtiendrait ce
pouvoir ?

Je chérirais en toi la qualité de
traître,

Et mon affection commencerait à
naître

Lorsque tout l'univers a droit de te
haïr ?

Pymante

Si j'oubliai l'honneur jusques à le
trahir,

Si, pour vous posséder, mon esprit,
tout de flamme,

N'a rien cru de honteux, n'a rien
trouvé d'infâme,

Voyez par là, voyez l'excès de mon
ardeur :

Par cet aveuglement jugez de sa
grandeur.

Dorise

Non, non, ta lâcheté, que j'y vois
trop certaine,

N'a servi qu'à donner des raisons à
ma haine.

Ainsi ce que j'avais pour toi
d'aversion

Vient maintenant d'ailleurs que
d'inclination :

C'est la raison, c'est elle à présent
qui me guide

Aux mépris que je fais des flammes
d'un perfide.

Pymante

Je ne sache raison qui s'oppose à
mes vœux,

Puisqu'ici la raison n'est que ce que
je veux,

Et, ployant dessous moi, permet à
mon envie

De recueillir les fruits de vous avoir
servie.

Il me faut des faveurs malgré vos

cruautés.

Dorise

Exécrable ! ainsi donc tes désirs
effrontés

Voudraient sur ma faiblesse user de
violence ?

Pymante

Je ris de vos refus, et sais trop la
licence

Que me donne l'amour en cette
occasion.

Dorise, *lui crevant l'œil de son
aiguille.*

Traître ! ce ne sera qu'à ta confusion.

Pymante, *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, cruelle !

Dorise

Ah, brigand !

Pymante

Ah, que viens-tu de faire ?

Dorise

De punir l'attentat d'un infâme corsaire.

Pymante, *prenant son épée dans la caverne où il l'avait jetée au second acte.*

Ton sang m'en répondra ; tu m'auras

beau prier,

Tu mourras.

Dorise, *à part*.

Fuis, Dorise, et laisse-le crier.



Scène II

Pymante

Où s'est-elle cachée ? où l'emporte
sa fuite ?

Où faut-il que ma rage adresse ma
poursuite ?

La tigresse m'échappe, et, telle qu'un
éclair,

En me frappant les yeux, elle se perd
en l'air ;

Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'est
inutile ;

L'un s'offusque du sang qui de
l'autre distille.

Coule, coule, mon sang : en de si
grands malheurs,

Tu dois avec raison me tenir lieu de
pleurs :

Ne verser désormais que des larmes
communes,

C'est pleurer lâchement de telles
infortunes.

Je vois de tous côtés mon supplice

approcher ;

N'osant me découvrir, je ne me puis
cacher.

Mon forfait avorté se lit dans ma
disgrâce,

Et ces gouttes de sang me font suivre
à la trace.

Miraculeux effet ! Pour traître que je
sois,

Mon sang l'est encor plus, et sert
tout à la fois

De pleurs à ma douleur, d'indices à
ma prise,

De peine à mon forfait, de vengeance
à Dorise.

O toi qui, secondant son courage
inhumain,

Loin d'orner ses cheveux,
deshonores sa main,

Exécrable instrument de sa brutale
rage,

Tu devais pour le moins respecter
son image ;

Ce portrait accompli d'un chef-
d'œuvre des cieux,

Imprimé dans mon cœur, exprimé
dans mes yeux,

Quoi que te commandât une âme si
cruelle,

Devait être adoré de ta pointe
rebelle.

Honteux restes d'amour qui brouillez
mon cerveau !

Quoi ! puis-je en ma maîtresse
adorer mon bourreau ?

Remettez-vous, mes sens ; rassure-
toi, ma rage ;

Reviens, mais reviens seule animer
mon courage ;

Tu n'as plus à débattre avec mes
passions

L'empire souverain dessus mes
actions ;

L'amour vient d'expirer, et ses

flammes éteintes

Ne t'imposeront plus leurs infâmes
contraintes.

Dorise ne tient plus dedans mon
souvenir

Que ce qu'il faut de place à l'ardeur
de punir :

Je n'ai plus rien en moi qui n'en
veille à sa vie.

Sus donc, qui me la rend ? Destins, si
votre envie,

Si votre haine encor s'obstine à mes
tourments,

Jusqu'à me réserver à d'autres
châtiments,

Faites que je mérite, en trouvant
l'inhumaine,

Par un nouveau forfait, une nouvelle
peine,

Et ne me traitez pas avec tant de
rigueur

Que mon feu ni mon fer ne touchent
point son cœur.

Mais ma fureur se joue, et demi-
languissante,

S'amuse au vain éclat d'une voix
impuissante.

Recourons aux effets, cherchons de
toutes parts ;

Prenons dorénavant pour guides les
hasards.

Quiconque ne pourra me montrer la
cruelle,

Que son sang aussitôt me réponde
pour elle ;

Et ne suivant ainsi qu'une incertaine
erreur,

Remplissons tous ces lieux de
carnage et d'horreur.

(Une tempête survient.)

Mes menaces déjà font trembler tout
le monde :

Le vent fuit d'épouvante, et le
tonnerre en gronde ;

L'œil du ciel s'en retire, et par un
voile noir,

N'y pouvant résister, se défend d'en
rien voir ;

Cent nuages épais se distillant en
larmes,

A force de pitié, veulent m'ôter les
armes,

La nature étonnée embrasse mon
courroux,

Et veut m'offrir Dorise, ou devancer
mes coups.

Tout est de mon parti : le ciel même
n'envoie

Tant d'éclairs redoublés qu'afin que
je la voie.

Quelques lieux où l'effroi porte ses
pas errants,

Ils sont entrecoupés de mille gros
torrents.

Que je serais heureux, si cet éclat de
foudre,

Pour m'en faire raison, l'avait
réduite en poudre !

Allons voir ce miracle, et désarmer
nos mains,

Si le ciel a daigné prévenir nos
desseins.

Destins, soyez enfin de mon

intelligence,

Et vengez mon affront, ou souffrez
ma vengeance !



Scène III

Floridan

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal !

Le tonnerre a sous moi foudroyé mon cheval,

Et consumant sur lui toute sa violence,

Il m'a porté respect parmi son
insolence.

Tous mes gens, écartés par un subit
effroi,

Loin d'être à mon secours, ont fui
d'autour de moi,

Ou, déjà dispersés par l'ardeur de la
chasse,

Ont dérobé leur tête à sa fière
menace.

Cependant seul, à pied, je pense à
tous moments

Voir le dernier débris de tous les
éléments,

Dont l'obstination à se faire la

guerre

Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.

Dieux, si vous témoignez par là votre courroux,

De Clitandre ou de moi lequel menacez-vous ?

La perte m'est égale, et la même tempête

Qui l'aurait accablé tomberait sur ma tête.

Pour le moins, justes dieux, s'il court quelque danger,

Souffrez que je le puisse avec lui partager !

J'en découvre à la fin quelque
meilleur présage ;

L'haleine manque aux vents, et la
force à l'orage ;

Les éclairs, indignés d'être éteints
par les eaux,

En ont tari la source et séché les
ruisseaux,

Et déjà le soleil de ses rayons essuie

Sur ces moites rameaux le reste de la
pluie ;

Au lieu du bruit affreux des foudres
décochés,

Les petits oisillons, encor demi-

cachés...

Mais je verrai bientôt quelques-uns
de ma suite :

Je le juge à ce bruit.



Scène IV

Floridan, Pymante, Dorise

Pymante saisit Dorise qui le fuyait.

Enfin, malgré ta fuite,

Je te retiens, barbare.

Dorise

Hélas !

Pymante

Songe à mourir ;

Tout l'univers ici ne te peut secourir.

Floridan

L'égorger à ma vue ! ô l'indigne spectacle !

Sus, sus, à ce brigand opposons un obstacle.

Arrête, scélérat !

Pymante

Téméraire, où vas-tu ?

Floridan

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

Dorise

Traître, n'avance pas ; c'est le prince.

*Pymante, tenant Dorise d'une main,
et se battant de l'autre.*

N'importe ;

Il m'oblige à sa mort, m'ayant vu de
la sorte.

Floridan

Est-ce là le respect que tu dois à mon
rang ?

Pymante

Je ne connais ici ni qualités ni sang.

Quelque respect ailleurs que ta
naissance obtienne,

Pour assurer ma vie, il faut perdre la
tienne.

Dorise

S'il me demeure encor quelque peu
de vigueur,

Si mon débile bras ne dédit point
mon cœur,

J'arrêterai le tien.

Pymante

Que fais-tu, misérable ?

Dorise

Je détourne le coup d'un forfait
exécrable.

Pymante

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

Floridan

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher.

Assassin, rends l'épée.



Scène V

Floridan, Pymante, Dorise, trois
Veneurs, *portant en leurs mains les
vrais habits de Pymante*, Lycaste et
Dorise

Premier Veneur

Ecoute, il est fort proche :

C'est sa voix qui résonne au creux de
cette roche,

Et c'est lui que tantôt nous avons

entendu.

Floridan désarme Pymante, et en donne l'épée à garder à Dorise.

Prends ce fer en ta main.

Pymante

Ah, cieux ! je suis perdu.

Second Veneur

Oui, je le vois. Seigneur, quelle aventure étrange,

Quel malheureux destin en cet état vous range ?

Floridan

Garrottez ce maraud ; les couples de vos chiens

Vous y pourront servir, faute
d'autres liens.

Je veux qu'à mon retour une prompte
justice

Lui fasse ressentir par l'éclat d'un
supplice,

Sans armer contre lui que les lois de
l'Etat,

Que m'attaquer n'est pas un léger
attentat.

Sachez que s'il échappe il y va de vos
têtes.

Premier Veneur

Si nous manquons, seigneur, les
voilà toutes prêtes.

Admirez cependant le foudre et ses efforts,

Qui, dans cette forêt, ont consumé trois corps :

En voici les habits, qui sans aucun dommage

Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

Floridan

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

Dorise

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.

Ces habits, dont n'a point approché
le tonnerre,

Sont aux plus criminels qui vivent
sur la terre :

Connaissez-les, grand prince, et
voyez devant vous

Pymante prisonnier, et Dorise à
genoux.

Floridan

Que ce soit là Pymante, et que tu sois
Dorise !

Dorise

Quelques étonnements qu'une telle
surprise

Jette dans votre esprit, que vos yeux
ont déçu,

D'autres le saisiront quand vous
aurez tout su.

La honte de paraître en un tel
équipage

Coupe ici ma parole et l'étouffe au
passage ;

Souffrez que je reprenne en un coin
de ce bois

Avec mes vêtements l'usage de la
voix,

Pour vous conter le reste en habit
plus sortable.

Floridan

Cette honte me plaît ; ta prière
équitable,

En faveur de ton sexe et du secours
prêté,

Suspendra jusqu'alors ma curiosité

Tandis, sans m'éloigner beaucoup de
cette place,

Je vais sur ce coteau pour découvrir
la chasse.

Tu l'y ramèneras. Vous, s'il ne veut
marcher,

Gardez-le cependant au pied de ce
rocher.

(Le prince sort, et un des veneurs s'en

va avec Dorise, et les autres mènent Pymante d'un autre côté.)



Scène VI

Clitandre, le Geôlier

Clitandre, *en prison.*

Dans ces funestes lieux, où la seule
inclémence

D'un rigoureux destin réduit mon
innocence,

Je n'attends désormais du reste des
humains

Ni faveur, ni secours, si ce n'est par
tes mains.

Le Geôlier

Je ne connais que trop où tend ce
préambule.

Vous n'avez pas affaire à quelque
homme crédule :

Tous, dans cette prison, dont je porte
les clés,

Se disent comme vous du malheur
accablés,

Et la justice à tous est injuste ; de
sorte

Que la pitié me doit leur faire ouvrir
la porte ;

Mais je me tiens toujours ferme dans
mon devoir :

Soyez coupable ou non, je n'en veux
rien savoir ;

Le roi, quoi qu'il en soit, vous a mis
en ma garde.

Il me suffit ; le reste en rien ne me
regarde.

Clitandre

Tu juges mes desseins autres qu'ils
ne sont pas.

Je tiens l'éloignement pire que le
trépas,

Et la terre n'a point de si douce

province

Où le jour m'agréât loin des yeux de
mon prince.

Hélas ! si tu voulais l'envoyer avertir

Du péril dont sans lui je ne saurais
sortir,

Ou qu'il lui fût porté de ma part une
lettre,

De la sienne en ce cas je t'ose bien
promettre

Que son retour soudain des plus
riches te rend :

Que cet anneau t'en serve et d'arrhe
et de garant :

Tends la main et l'esprit vers un
bonheur si proche.

Le Geôlier

Monsieur, jusqu'à présent j'ai vécu
sans reproche,

Et pour me suborner promesses ni
présents

N'ont et n'auront jamais de charmes
suffisants.

C'est de quoi je vous donne une
entière assurance :

Perdez-en le dessein avecque
l'espérance ;

Et puisque vous dressez des pièges à
ma foi,

Adieu, ce lieu devient trop dangereux
pour moi.



Scène VII

Clitandre

Va, tigre ! va, cruel, barbare,
impitoyable !

Ce noir cachot n'a rien tant que toi
d'effroyable.

Va, porte aux criminels tes regards,
dont l'horreur

Peut seule aux innocents imprimer la
terreur :

Ton visage déjà commençait mon
supplice ;

Et mon injuste sort, dont tu te fais
complice,

Ne t'envoyait ici que pour
m'épouvanter,

Ne t'envoyait ici que pour me
tourmenter.

Cependant, malheureux, à qui me
dois-je prendre

D'une accusation que je ne puis
comprendre ?

A-t-on rien vu jamais, a-t-on rien vu

de tel ?

Mes gens assassinés me rendent
criminel ;

L'auteur du coup s'en vante, et l'on
m'en calomnie ;

On le comble d'honneur, et moi
d'ignominie ;

L'échafaud qu'on m'apprête au
sortir de prison,

C'est par où de ce meurtre on me fait
la raison.

Mais leur déguisement d'autre côté
m'étonne :

Jamais un bon dessein ne déguisa
personne ;

Leur masque les condamne, et mon
seing contrefait,

M'imputant un cartel, me charge
d'un forfait.

Mon jugement s'aveugle, et, ce que je
déploire,

Je me sens bien trahi, mais par qui ?
je l'ignore ;

Et mon esprit troublé, dans ce confus
rapport,

Ne voit rien de certain que ma
honteuse mort.

Traître, qui que tu sois, rival, ou
domestique,

Le ciel te garde encore un destin plus tragique.

N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers

Auront pour ton supplice encor de pires fers.

Là, mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes ;

Moins les corps sont punis, plus ils gênent les âmes,

Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir,

Ils vengent l'innocence au-delà de l'espoir.

Et vous, que désormais je n'ose plus

attendre,

Prince, qui m'honoriez d'une amitié
si tendre,

Et dont l'éloignement fait mon plus
grand malheur,

Bien qu'un crime imputé noircisse
ma valeur,

Que le prétexte faux d'une action si
noire

Ne laisse plus de moi qu'une sale
mémoire,

Permettez que mon nom, qu'un
bourreau va ternir,

Dure sans infamie en votre souvenir.

Ne vous repentez point de vos
faveurs passées,

Comme chez un perfide indignement
placées :

J'ose, j'ose espérer qu'un jour la
vérité

Paraîtra toute nue à la postérité,

Et je tiens d'un tel heur l'attente si
certaine,

Qu'elle adoucit déjà la rigueur de ma
peine ;

Mon âme s'en chatouille, et ce plaisir
secret

La prépare à sortir avec moins de
regret.



Scène VIII

Floridan, Pymante, Cléon, Dorise *en habit de femme*, trois Veneurs

Floridan, à *Dorise et Cléon*.

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.

Ah, Clitandre ! ainsi donc de fausses conjectures

T'accablent, malheureux, sous le courroux du roi.

Ce funeste récit me met tout hors de moi.

Cléon

Hâtant un peu le pas, quelque espoir me demeure

Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

Floridan

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas

A son ombre immolé ne me suffira pas.

C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes ;

Innocent, il aura d'innocentes
victimes.

Où que soit Rosidor, il le suivra de
près,

Et je saurai changer ses myrtes en
cyprès.

Dorise

Souiller ainsi vos mains du sang de
l'innocence !

Floridan

Mon déplaisir m'en donne une
entière licence.

J'en veux, comme le roi, faire autant
à mon tour ;

Et puisqu'en sa faveur on prévient
mon retour,

Il est trop criminel. Mais que viens-je
d'entendre ?

Je me tiens presque sûr de sauver
mon Clitandre ;

La chasse n'est pas loin, où prenant
un cheval,

Je préviendrai le coup de mon
malheur fatal ;

Il suffit de Cléon pour ramener
Dorise.

Vous autres, gardez bien de lâcher
votre prise ;

Un supplice l'attend, qui doit faire

trembler

Quiconque désormais voudrait lui
ressembler.



Acte V



Scène première

Floridan, Clitandre, un Prévôt, Cléon

Floridan, *parlant au prévôt.*

Dites vous-même au roi qu'une telle
innocence

Légitime en ce point ma
désobéissance,

Et qu'un homme sans crime avait
bien mérité

Que j'usasse pour lui de quelque
autorité.

Je vous suis. Cependant que mon
heur est extrême,

Ami, que je chéris à l'égal de moi-
même,

D'avoir su justement venir à ton
secours

Lorsqu'un infâme glaive allait
trancher tes jours,

Et qu'un injuste sort, ne trouvant
point d'obstacle,

Apprêtait de ta tête un indigne
spectacle !

Clitandre

Ainsi qu'un autre Alcide, en
m'arrachant des fers,

Vous m'avez aujourd'hui retiré des
enfes ;

Et moi dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je dois
la vie.

Floridan

Réserve pour Caliste une part de tes
soins.

Clitandre

C'est à quoi désormais je veux
penser le moins.

Floridan

Le moins ! Quoi ! désormais Caliste
en ta pensée

N'aurait plus que le rang d'une
image effacée ?

Clitandre

J'ai honte que mon cœur auprès
d'elle attaché

De son ardeur pour vous ait souvent
relâché,

Ait souvent pour le sien quitté votre
service :

C'est par là que j'avais mérité mon
supplice ;

Et pour m'en faire naître un juste
repentir,

Il semble que les dieux y voulaient
consentir ;

Mais votre heureux retour a calmé
cet orage.

Floridan

Tu me fais assez lire au fond de ton
courage :

La crainte de la mort en chasse des
appas

Qui t'ont mis au péril d'un si
honteux trépas,

Puisque sans cet amour la fourbe
mal conçue

Eût manqué contre toi de prétexte et

d'issue ;

Ou peut-être à présent tes désirs
amoureux

Tournent vers des objets un peu
moins rigoureux.

Clitandre

Doux ou cruels, aucun désormais ne
me touche.

Floridan

L'amour dompte aisément l'esprit le
plus farouche ;

C'est à ceux de notre âge un puissant
ennemi.

Tu ne connais encor ses forces qu'à

demi ;

Ta résolution, un peu trop violente,
N'a pas bien consulté ta jeunesse
bouillante.

Mais que veux-tu, Cléon, et qu'est-il
arrivé ?

Pymante de vos mains se serait-il
sauvé ?

Cléon

Non, seigneur ; acquittés de la
charge commise,

Nos veneurs ont conduit Pymante, et
moi Dorise ;

Et je viens seulement prendre un

ordre nouveau.

Floridan

Qu'on m'attende avec eux aux portes
du château.

Allons, allons au roi montrer ton
innocence ;

Les auteurs des forfaits sont en notre
puissance ;

Et l'un d'eux, convaincu dès le
premier aspect,

Ne te laissera plus aucunement
suspect.



Scène II

Rosidor, *sur son lit.*

Amants les mieux payés de votre
longue peine,

Vous de qui l'espérance est la moins
incertaine,

Et qui vous figurez, après tant de
longueurs,

Avoir droit sur les corps dont vous
tenez les cœurs,

En est-il parmi vous de qui l'âme
contente

Goûte plus de plaisir que moi dans
son attente ?

En est-il parmi vous de qui l'heur à
venir

D'un espoir mieux fondé se puisse
entretenir ?

Mon esprit, que captive un objet
adorable,

Ne l'éprouva jamais autre que
favorable,

J'ignorerais encor ce que c'est que
mépris,

Si le sort d'un rival ne me l'avait

appris.

Je te plains toutefois, Clitandre, et la
colère

D'un grand roi qui te perd me semble
trop sévère.

Tes desseins par l'effet n'étaient que
trop punis ;

Nous voulant séparer, tu nous as
réunis.

Il ne te fallait point de plus cruels
supplices

Que de te voir toi-même auteur de
nos délices,

Puisqu'il n'est pas à croire, après ce
lâche tour,

Que le prince ose plus traverser
notre amour.

Ton crime t'a rendu désormais trop
infâme

Pour tenir ton parti sans s'exposer
au blâme :

On devient ton complice à te
favoriser.

Mais, hélas ! mes penses, qui vous
vient diviser ?

Quel plaisir de vengeance à présent
vous engage ?

Faut-il qu'avec Caliste un rival vous
partage ?

Retournez, retournez vers mon
unique bien :

Que seul dorénavant il soit votre
entretien ;

Ne vous repaissez plus que de sa
seule idée ;

Faites-moi voir la mienne en son âme
gardée.

Ne vous arrêtez pas à peindre sa
beauté,

C'est par où mon esprit est le moins
enchanté ;

Elle sert d'amorce à mes désirs
avides ;

Mais ils ont su trouver des objets

plus solides :

Mon feu qu'elle alluma fût mort au
premier jour,

S'il n'eût été nourri d'un réciproque
amour.

Oui, Caliste, et je veux toujours qu'il
m'en souviennne,

J'aperçus aussitôt ta flamme que la
mienne :

L'amour apprit ensemble à nos
cœurs à brûler ;

L'amour apprit ensemble à nos yeux
à parler ;

Et sa timidité lui donna la prudence

De n'admettre que nous en notre
confiance :

Ainsi nos passions se dérobaient à
tous ;

Ainsi nos feux secrets n'ayant point
de jaloux...

Mais qui vient jusqu'ici troubler mes
rêveries ?



Scène III

Rosidor, Caliste

Caliste

Celle qui voudrait voir tes blessures
guéries,

Celle...

Rosidor

Ah ! mon heur, jamais je
n'obtiendrais sur moi

De pardonner ce crime à tout autre
qu'à toi.

De notre amour naissant la douceur
et la gloire

De leur charmante idée occupaient
ma mémoire ;

Je flattais ton image, elle me
reflattait ;

Je lui faisais des vœux, elle les
acceptait ;

Je formais des désirs, elle en aimait
l'hommage.

La désavoueras-tu, cette flatteuse
image ?

Voudras-tu démentir notre entretien

secret ?

Seras-tu plus mauvaise enfin que ton
portrait ?

Caliste

Tu pourrais de sa part te faire tant
promettre,

Que je ne voudrais pas tout à fait
m'y remettre ;

Quoiqu'à dire le vrai je ne sais pas
trop bien

En quoi je dédirais ce secret
entretien,

Si ta pleine santé me donnait lieu de
dire

Quelle borne à tes vœux je puis et
dois prescrire.

Prends soin de te guérir, et les miens
plus contents...

Mais je te le dirai quand il en sera
temps.

Rosidor

Cet énigme enjoué n'a point
d'incertitude

Qui soit propre à donner beaucoup
d'inquiétude,

Et si j'ose entrevoir dans son
obscurité,

Ma guérison importe à plus qu'à ma
santé.

Mais dis tout, ou du moins souffre
que je devine,

Et te dise à mon tour ce que je
m'imagine.

Caliste

Tu dois, par complaisance au peu
que j'ai d'appas,

Feindre d'entendre mal ce que je ne
dis pas,

Et ne point m'envier un moment de
délices

Que fait goûter l'amour en ces petits
supplices.

Doute donc, sois en peine, et montre

un cœur gêné

D'une amoureuse peur d'avoir mal
deviné ;

Tremble sans craindre trop ; hésite,
mais aspire ;

Attends de ma bonté qu'il me plaise
tout dire,

Et sans en concevoir d'espoir trop
affermi,

N'espère qu'à demi, quand je parle à
demi.

Rosidor

Tu parles à demi, mais un secret
langage

Qui va jusques au cœur m'en dit bien
davantage,

Et tes yeux sont du tien de mauvais
truchements,

Ou rien plus ne s'oppose à nos
contentements.

Caliste

Je l'avais bien prévu, que ton
impatience

Porterait ton espoir à trop de
confiance ;

Que, pour craindre trop peu, tu
devinerais mal.

Rosidor

Quoi ! la reine ose encor soutenir
mon rival ?

Et sans avoir d'horreur d'une action
si noire...

Caliste

Elle a l'âme trop haute et chérit trop
la gloire

Pour ne pas s'accorder aux volontés
du roi,

Qui d'un heureux hymen récompense
ta foi...

Rosidor

Si notre heureux malheur a produit
ce miracle,

Qui peut à nos désirs mettre encor
quelque obstacle ?

Caliste

Tes blessures.

Rosidor

Allons, je suis déjà guéri.

Caliste

Ce n'est pas pour un jour que je veux
un mari,

Et je ne puis souffrir que ton ardeur
hasarde

Un bien que de ton roi la prudence
retarde.

Prends soin de te guérir, mais guérir

tout à fait,

Et crois que tes désirs...

Rosidor

N'auront aucun effet.

Caliste

N'auront aucun effet ! Qui te le persuade ?

Rosidor

Un corps peut-il guérir, dont le cœur est malade ?

Caliste

Tu m'as rendu mon change, et m'as fait quelque peur ;

Mais je sais le remède aux blessures
du cœur.

Les tiennes, attendant le jour que tu
souhaites,

Auront pour médecins mes yeux qui
les ont faites ;

Je me rends désormais assidue à te
voir.

Rosidor

Cependant, ma chère âme, il est de
mon devoir

Que sans perdre de temps j'aie
rendre en personne

D'humbles grâces au roi du bonheur
qu'il nous donne.

Caliste

Je me charge pour toi de ce remerciement.

Toutefois qui saurait que pour ce compliment

Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,

Je voudrais en ce cas moi-même t'y conduire,

Et j'aimerais mieux être un peu plus tard à toi,

Que tes justes devoirs manquassent vers ton roi.

Rosidor

Mes blessures n'ont point, dans leurs
faibles atteintes,

Sur quoi ton amitié puisse fonder ses
craintes.

Caliste

Viens donc, et puisqu'enfin nous
faisons mêmes vœux,

En le remerciant parle au nom de
tous deux.



Scène IV

Alcandre, Floridan, Clitandre,
Pymante, Dorise, Cléon, Prévôt, trois
Veneurs

Alcandre

Que souvent notre esprit, trompé par
l'apparence,

Règle ses mouvements avec peu
d'assurance !

Qu'il est peu de lumière en nos

entendements,

Et que d'incertitude en nos
raisonnements !

Qui voudra désormais se fier aux
impostures

Qu'en notre jugement forment les
conjectures :

Tu suffis pour apprendre à la
postérité

Combien la vraisemblance a peu de
vérité.

Jamais jusqu'à ce jour la raison en
déroute

N'a conçu tant d'erreur avec si peu
de doute ;

Jamais, par des soupçons si faux et
si pressants,

On n'a jusqu'à ce jour convaincu
d'innocents.

J'en suis honteux, Clitandre, et mon
âme confuse

De trop de promptitude en soi-même
s'accuse.

Un roi doit se donner, quand il est
irrité,

Ou plus de retenue, ou moins
d'autorité.

Perds-en le souvenir, et pour moi, je
te jure

Qu'à force de bienfaits j'en répare
l'injure.

Clitandre

Que Votre Majesté, sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux
appas.

L'honneur de vous servir m'apporte
assez de gloire,

Et je perdrais le mien, si quelqu'un
pouvait croire

Que mon devoir penchât au
refroidissement,

Sans le flatteur espoir d'un
agrandissement.

Vous n'avez exercé qu'une juste
colère :

On est trop criminel quand on peut
vous déplaire ;

Et, tout chargé de fers, ma plus forte
douleur

Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon
malheur.

Floridan

Seigneur, moi qui connais le fond de
son courage,

Et qui n'ai jamais vu de fard en son
langage,

Je tiendrais à bonheur que Votre
Majesté

M'acceptât pour garant de sa
fidélité.

Alcandre

Ne nous arrêtons plus sur la
reconnaissance

Et de mon injustice et de son
innocence ;

Passons aux criminels. Toi dont la
trahison

A fait si lourdement trébucher ma
raison,

Approche, scélérat. Un homme de
courage

Se met avec honneur en un tel

équipage ?

Attaque, le plus fort, un rival plus
heureux ?

Et présumant encor cet exploit
dangereux,

A force de présents et d'infâmes
pratiques,

D'un autre cavalier corrompt les
domestiques ?

Prend d'un autre le nom, et
contrefait son seing,

Afin qu'exécutant son perfide
dessein,

Sur un homme innocent tombent les
conjectures ?

Parle, parle, confesse, et préviens les tortures.

Pymante

Sire, écoutez-en donc la pure vérité,

Votre seule faveur a fait ma lâcheté,

Vous, dis-je. Et cet objet dont
l'amour me transporte.

L'honneur doit pouvoir tout sur les
gens de ma sorte ;

Mais recherchant la mort de qui vous
est si cher,

Pour en avoir le fruit il me fallait
cacher :

Reconnu pour l'auteur d'une telle

surprise,

Le moyen d'approcher de vous ou de
Dorise ?

Alcandre

Tu dois aller plus outre, et m'imputer
encor

L'attentat sur mon fils comme sur
Rosidor ;

Car je ne touche point à Dorise
outragée ;

Chacun, en te voyant, la voit assez
vengée,

Et coupable elle-même, elle a bien
mérité

L'affront qu'elle a reçu de ta
témérité.

Pymante

Un crime attire l'autre, et, de peur
d'un supplice,

On tâche, en étouffant ce qu'on en
voit d'indice,

De paraître innocent à force de
forfaits.

Je ne suis criminel sinon manque
d'effets,

Et sans l'âpre rigueur du sort qui me
tourmente,

Vous pleureriez le prince et
souffririez Pymante.

Mais que tardez-vous plus ? J'ai tout dit : punissez.

Alcandre

Est-ce là le regret de tes crimes passés ?

Otez-le-moi d'ici : je ne puis voir sans honte

Que de tant de forfaits il tient si peu de conte.

Dites à mon conseil que, pour le châtiment,

J'en laisse à ses avis le libre jugement ;

Mais qu'après son arrêt je saurai

reconnaître

L'amour que vers son prince il aura
fait paraître.

Viens çà, toi, maintenant, monstre de
cruauté,

Qui joins l'assassinat à la déloyauté,

Détestable Alecton, que la reine
déçue

Avait naguère au rang de ses filles
reçue !

Quel barbare, ou plutôt quelle peste
d'enfer

Se rendit ton complice et te donna ce
fer ?

Dorise

L'autre jour, dans ce bois trouvé par
aventure,

Sire, il donna sujet à toute
l'imposture ;

Mille jaloux serpents qui me
rongeaient le sein

Sur cette occasion formèrent mon
dessein :

Je le cachai dès lors.

Floridan

Il est tout manifeste

Que ce fer n'est enfin qu'un
misérable reste

Du malheureux duel où le triste
Arimant

Laissa son corps sans âme, et
Daphné sans amant.

Mais quant à son forfait, un ver de
jalousie

Jette souvent notre âme en telle
frénésie,

Que la raison, qu'aveugle un plein
emportement,

Laisse notre conduite à son
dérèglement ;

Lors tout ce qu'il produit mérite
qu'on l'excuse.

Alcandre

De si faibles raisons mon esprit ne
s'abuse.

Floridan

Seigneur, quoi qu'il en soit, un fils
qu'elle vous rend,

Sous votre bon plaisir sa défense
entrepren

Innocente ou coupable, elle assura
ma vie.

Alcandre

Ma justice en ce cas la donne à ton
envie ;

Ta prière obtient même avant que
demander

Ce qu'aucune raison ne pouvait
t'accorder.

Le pardon t'est acquis : relève-toi,
Dorise,

Et va dire partout, en liberté remise,

Que le prince aujourd'hui te préserve
à la fois

Des fureurs de Pymante et des
rigueurs des lois.

Dorise

Après une bonté tellement excessive,

Puisque votre clémence ordonne que
je vive,

Permettez désormais, sire, que mes

desseins

Prennent des mouvements plus
réglés et plus sains ;

Souffrez que pour pleurer mes
actions brutales,

Je fasse ma retraite avecque les
vestales,

Et qu'une criminelle indigne d'être
au jour

Se puisse renfermer en leur sacré
séjour.

Floridan

Te bannir de la cour après m'être
obligée,

Ce serait trop montrer ma faveur
négligée.

Dorise

N'arrêtez point au monde un objet
odieux,

De qui chacun, d'horreur,
détournerait les yeux.

Floridan

Fusses-tu mille fois encor plus
méprisable,

Ma faveur te va rendre assez
considérable

Pour t'acquérir ici mille inclinations.

Outre l'attrait puissant de tes

perfections,

Mon respect à l'amour tout le monde
convie

Vers celle à qui je dois et qui me doit
la vie.

Fais-le voir, cher Clitandre, et tourne
ton désir

Du côté que ton prince a voulu te
choisir :

Réunis mes faveurs t'unissant à
Dorise.

Clitandre

Mais par cette union mon esprit se
divise,

Puisqu'il faut que je donne aux
devoirs d'un époux

La moitié des pensers qui ne sont
dus qu'à vous.

Floridan

Ce partage m'oblige, et je tiens tes
pensées

Vers un si beau sujet d'autant mieux
adressées,

Que je lui veux céder ce qui m'en
appartient.

Alcandre

Taisez-vous, j'aperçois notre blessé
qui vient.



Scène V

Alcandre, Floridan, Cléon, Clitandre,
Rosidor, Caliste, Dorise

Alcandre

Au comble de tes vœux, sûr de ton
mariage,

N'es-tu point satisfait ? que veux-tu
davantage ?

Rosidor

L'apprendre de vous, sire, et pour
remerciements

Nous offrir l'un et l'autre à vos
commandements.

Alcandre

Si mon commandement peut sur toi
quelque chose,

Et si ma volonté de la tienne dispose,

Embrasse un cavalier indigne des
liens

Où l'a mis aujourd'hui la trahison
des siens.

Le prince heureusement l'a sauvé du
supplice,

Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,

Corrompus par Pymante, avaient juré ta mort !

Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort,

Et ce traître, à présent tombé sous ma puissance,

Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

Rosidor

Sire, vous le savez, le cœur me l'avait dit,

Et si peu que j'avais près de vous de crédit,

Je l'employai dès lors contre votre colère.

(A Clitandre.)

En moi dorénavant faites état d'un frère.

Clitandre, à Rosidor.

En moi, d'un serviteur dont l'amour éperdu

Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

Dorise, à Caliste.

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre,

Si mon crime...

Caliste

Ah ! ma sœur, tu me prends pour une
autre,

Si tu crois que je puisse encor m'en
souvenir.

Alcandre

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à
venir

Où Rosidor guéri termine un
hyménée.

Clitandre, en attendant cette
heureuse journée,

Tâchera d'allumer en son âme des
feux

Pour celle que mon fils désire, et que
je veux ;

A qui, pour réparer sa faute
criminelle,

Je défends désormais de se montrer
cruelle ;

Et nous verrons alors cueillir en
même jour

A deux couples d'amants les fruits de
leur amour.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

